

Zeitschrift:	Cahiers d'archéologie romande
Herausgeber:	Bibliothèque Historique Vaudoise
Band:	157 (2015)
Artikel:	L'architecture religieuse en Suisse romande et dans l'ancien diocèse de Genève à la fin de l'époque gothique : développement, sources et contextes : tome I
Autor:	Grandjean, Marcel
Kapitel:	7: Humbert le Bâtard, les prémisses du gothique flamboyant et le début de la reconstruction des grandes paroissiales et collégiales dans le Pays de Vaud
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-835637

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 21.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CHAPITRE 7

Humbert le Bâtard, les prémisses du gothique flamboyant et le début de la reconstruction des grandes paroissiales et collégiales dans le Pays de Vaud

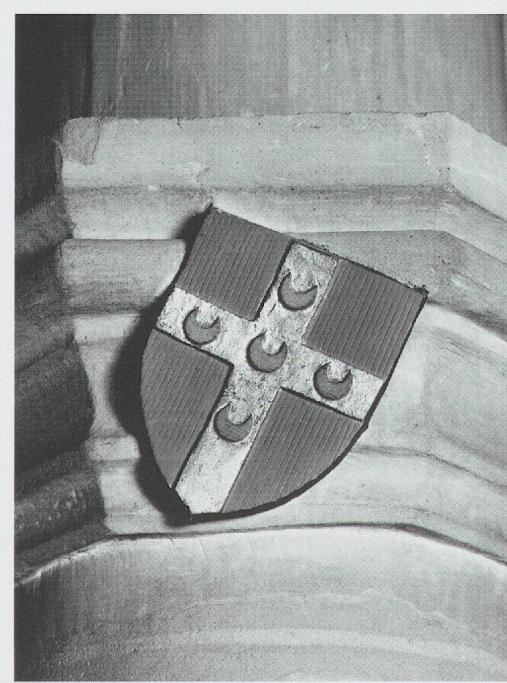




Fig. 425. L'église de Montet à Cudrefin: le chevet et sa fenêtre axiale, avant 1443 (photo Claude Bornand).

Humbert le Bâtard, comte de Romont: ses fondations et le début des reconstructions des «collégiales» du Pays de Vaud

S'il est une personnalité laïque qui a marqué de son empreinte l'architecture de la première moitié du XV^e siècle vaudois, par ailleurs apparemment pauvre en bonnes constructions religieuses non conventuelles, c'est bien Humbert le Bâtard († 1443), le demi et unique frère du comte puis duc Amédée VIII, devenu (anti-)pape sous le nom de Félix V. Après le désastre de Nicopolis, ce brave chevalier resta captif en Turquie, près de Brousse, de 1396 à 1403. A son retour, devenu fidèle conseiller du duc, il reçut peu à peu en apanage d'importants territoires dans le nord du Pays de Vaud, surtout entre les lacs de Neuchâtel, de Morat et de Biel et la Glâne, qui constituaient comme une marche couvrant la frontière alémanique de la Savoie. Après avoir obtenu notamment les seigneuries de Cudrefin, de Grandcour et de Cerlier en 1403, de Montagny-les-Monts, près de Payerne, en 1406, et deux des trois coseigneuries d'Estavayer en 1421 et 1432, puis celle de Romont, il atteignit l'apogée de son pouvoir avec l'attribution du titre de «comte de Romont» en 1439¹, mais il mourut peu après, en 1443.

Son gouvernement se manifesta par de nombreuses constructions profanes et religieuses. Parmi les premières, citons le château de Chenau à Estavayer vers 1433–1442 et la cure de Montet-Cudrefin, traités ailleurs² (voir fig. 28). Dans l'architecture religieuse, Humbert le Bâtard a laissé des témoins de ses travaux à Cudrefin, où le chœur de la paroissiale de Montet a été reconstruit par ses soins – ses armes y sont représentées plusieurs fois – ainsi qu'une bonne partie de la nef; à Estavayer, le chœur de l'église Notre-Dame des Dominicaines, qui porte aussi ses armes, a de même subi une reconstruction, et, comme Humbert désirait y être enterré – et il le fut – il fit édifier tout à côté, en 1424–1425, une chapelle dédiée à la Trinité³ (fig. 426 et 435); à Romont, sa petite «capitale», la chapelle Saint-Maurice à Notre-Dame de l'Assomption, exigée dans son testament de 1440, qui n'a pas été élevée ou qui a disparu, n'a pas laissé de trace⁴.

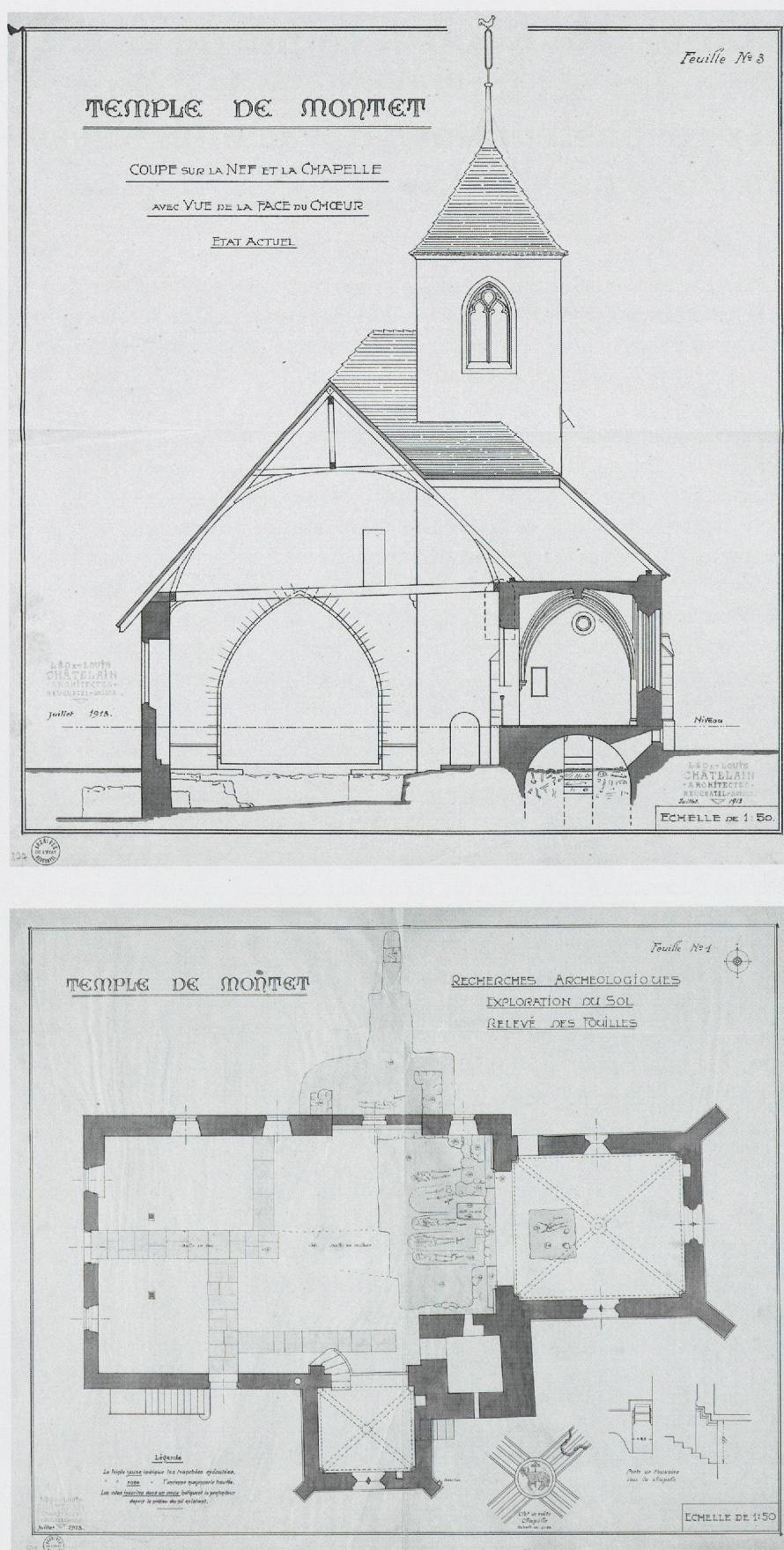
D'autres fondations religieuses lui étaient dues également ailleurs dans les différents domaines savoyards: en 1421, la chapelle sur le flanc nord de l'église cistercienne de Hautecombe (Savoie), maintenant disparue, où se trouvait son cénotaphe⁵; l'ermitage de Saint-Benoît de Lonnaz, près de Thonon (Haute-Savoie); en 1427⁶, une chapelle Saint-Georges et Sainte-Catherine à l'église Notre-Dame de Saint-Bon, elle aussi près de Thonon, en 1431⁷; vers 1434, une autre, qui existe encore, au sud du chœur de l'église de la chartreuse-forteresse de Pierre-Châtel (Ain)⁸.

Les chœurs et chapelles vaudoises construits ou reconstruits sous l'égide d'Humbert le Bâtard sont marquées par un style relativement homogène, caractérisé parfois par l'emploi de volumes assez ramassés, avec des retombées d'ogives basses sur des colonnes engagées, par l'intermédiaire de «chapiteaux» scutifères très sommaires au chœur de l'église des Dominicaines d'Estavayer, avec écus seuls à la chapelle de la Trinité de cette même église (1424–1425) et au chœur de celle de Montet, mais sans chapiteaux ni écus à la chapelle-ossuaire de la famille Uldriset de cette même église, due à la même main-d'œuvre. Ces proportions se retrouvent, pas forcément sous le marteau des anciens maçons d'Humbert, et encore plus tassées, à la chapelle Saint-



Fig. 426. L'église du couvent des Dominicaines d'Estavayer: l'un des «chapiteaux» scutifères du chœur, vers 1423–1424 (photo Daniel de Raemy, 2004).

Fig. 427 a et b. L'église de Montet à Cudrefin. La coupe transversale vers l'est et le plan, avec résultat des fouilles, selon les relevés de Léo et Louys Châtelain de 1913 (Archives d'Etat de Neuchâtel).



Sébastien de l'église d'Agiez, près d'Orbe, dont la fondation par Antoine Cosson date de 1455⁹. Quant aux nervures avec pénétration directe dans les colonnes de la région des Lacs, elles sont reprises à la chapelle de l'hôtel de ville du Landeron NE, autorisée en 1450 et consacrée en 1455 (voir p. 410).

Certains détails, rarissimes ici et sans doute très loin à la ronde, comme l'accolade de l'arcade de la chapelle de l'église de Montet et celle qui s'étire verticalement à la porte sud de la nef (voir fig. 431-432a), évoquent des horizons bien étrangers au Pays de Vaud, et, sans dénier un certain simplisme à cette explication, on doit se demander si une influence esthétique de la captivité d'Humbert en Turquie ne se manifeste pas à travers eux. Il faudrait imaginer en ce cas que le constructeur non seulement imposa sa volonté à ses architectes mais aussi qu'il réussit à leur faire partager le souvenir de ses impressions exotiques... Cette «influence» possible, lisible surtout à l'église de Montet, dans la porte ouest, pourrait indiquer alors une antériorité de cette dernière sur la plupart des œuvres qui lui sont dues¹⁰.

L'église Saint-Théodule de Montet à Cudrefin. – Paroissiale déjà en 1228¹¹, l'église de Montet a donc été rénovée aux frais d'Humbert le Bâtard, entre autres parties, le chœur de plan rectangulaire (fig. 427 b), très soigné à l'extérieur, qui comporte pignon débordant – cas unique ici depuis Saint-Martin de Vevey (vers 1300) – soubassement et contreforts appareillés en partie (voir fig. 425). Mesurant dans œuvre 7,20 m sur 6 m, et haut de 6,70 m, donc presque cubique, il se couvre d'une croisée d'ogives reposant sur de courtes colonnes engagées, sans chapiteaux mais timbrées d'écus aux armes d'Humbert le Bâtard, et à bases archaïques, peut-être en remploi, comme celles du chœur des Dominicaines d'Estavayer (fig. 428). Stylistiquement, ce



Fig. 428. L'église de Montet à Cudrefin. L'intérieur du chœur, avant 1443 (photo Claude Bornand).

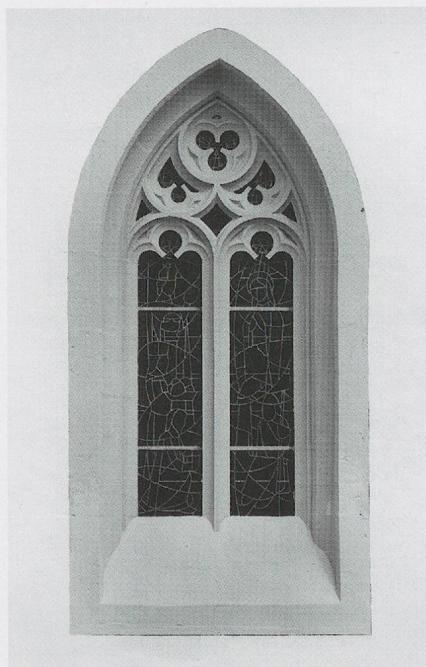


Fig. 429. L'église de Montet à Cudrefin. La fenêtre sud du chœur (photo Claude Bornand).

type doit se situer après ce chantier d'Estavayer et donc entre 1425 et 1443. L'arc triomphal retombe très bas aussi, ce qui est rare dans nos régions. Les nervures ont un profil à tore à listel flanqué de cavets et de chanfreins. Les deux fenêtres sont à deux formes; celle de l'axe garde, avec son remplage à membrure torique, comme à la chapelle de Guy de la Rochette à Lutry (voir fig. 954), un caractère ancien, mais déjà sans chapiteaux ici, et se couvre d'une archivolte-larmier terminée en équerre, tout en offrant un remplage typiquement flamboyant, avec deux mouchettes pointues soutenant un petit quadrilobe (voir fig. 425); celle du sud a un tracé beaucoup plus rare avec ses deux soufflets coupés par le médaillon du trilobe supérieur (fig. 429), coupure utilisée dans des baies plus complexes au Münster de Berne peut-être déjà vers 1435, dans la mouvance des Parler, et à la chapelle du Saint-Sépulcre à Saint-Nicolas de Fribourg aussi vers la même époque¹². Le tabernacle mural à linteau sur coussinets, surmonté d'un «ihs» monumental sculpté en taille de réserve, s'accompagne d'anges peints (voir *encadré*).

Les médaillons en quadrilobe et carré

Utilisé comme motif unique et monumental à l'église de Montet pour mettre en valeur le monogramme «ihs», symbole eucharistique (fig. 430), ce type de médaillon à contour en carré avec «quadrilobe» saillant est caractéristique de la première moitié du XV^e siècle ici, tout en étant bien diffusé ailleurs mais sans former un groupe comme il le fait dans nos régions. Déjà esquissé dans les ensembles plus complexes du XIII^e siècle à la cathédrale de Lausanne (à la rose¹³ et au décor peint de la chapelle de Notre-Dame), il réapparaît au tout début du



Fig. 430. L'église de Montet à Cudrefin: une colonne engagée aux armes d'Humbert le Bâtard et le tabernacle mural surmonté du monogramme «ihs» et décor peint avec ange en adoration (photo Claude Bornand, vers 2000).

XV^e siècle, réduit à son contour, à la voûte de la chapelle des Macchabées à Genève pour enserrer les écus aux armes de Jean de Brogny, où le carré se cantonne de fleurons (voir fig. 36). A Romainmôtier, Jean de Seyssel, prieur de 1381 à 1432, se sert de ce médaillon pour enjoliver l'écu qui signe ses travaux au cloître (clef retrouvée) et à son magnifique tombeau, ce dernier remontant à 1410–1415 environ (voir fig. 1019). La plus ancienne des chapelles genevoises à croisée d'ogives, celle du clocher à Saint-Germain, le montre toujours avec les mêmes fleurons, vers 1437 (?) (voir fig. 127). Le dernier exemple conservé, à notre connaissance, mais sans fleurons, daté de 1460, est également héraldique et encadre les armes de l'évêque Georges de Saluces sur une pierre sculptée déposée au Musée historique de Lausanne¹⁴. Plus tard, à la fin du XV^e siècle, on se bornera, avec moins de bonheur, à sculpter des médaillons simplement quadrilobés à deux clefs de voûte de la nef de la cathédrale de Sion¹⁵.

La nef rectangulaire, un peu plus large que le chœur, couverte en carène renversée, avec un lambrissage restitué lors de la grande restauration de Léo et Louys Châtelain en 1913–1915 (fig. 432), est épaulée au sud-est par le clocher, dont les baies ont des remplages partiellement modernes. Seuls éléments artistiques, ses deux portes offrent, dans des formes très différentes – celle de l'entrée occidentale en simple arc brisé et celle du sud étirée en accolade, comme il a été dit (fig. 431 a-b) – une même modénature simple mais rarement aussi raffinée avec ses interprénétations de tores, qui semble s'inspirer de la porte sud-est du Münster de Berne (vers 1430/1435¹⁶), mais déjà amorcée vers 1400 aux supports du vestibule de Saint-Nicolas à Fribourg (voir fig. 5).

Quant à la *chapelle de la Trinité*, ouverte au flanc méridional de la nef, au-dessus de l'ossuaire, ce qui la surélève par rapport à celle-là, elle a été édifiée apparemment à l'époque où s'effectuaient les travaux d'Humbert le Bâtard (avant 1443), mais pour Guillaume Uldriset, qui vivait en tout cas encore en 1453 et qui la faisait desservir par son fils, Claude Ramuz¹⁷. Elle s'impose par son arcade esquissant exceptionnellement aussi une accolade (voir fig. 432) et elle se couvre d'une croisée d'ogives sur culots côté nord et, au sud – avancée stylistique remarquable dans les domaines d'Humbert – sur

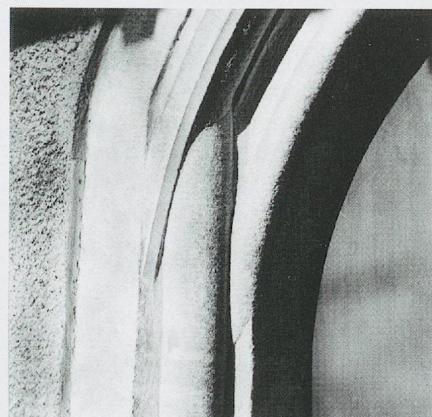
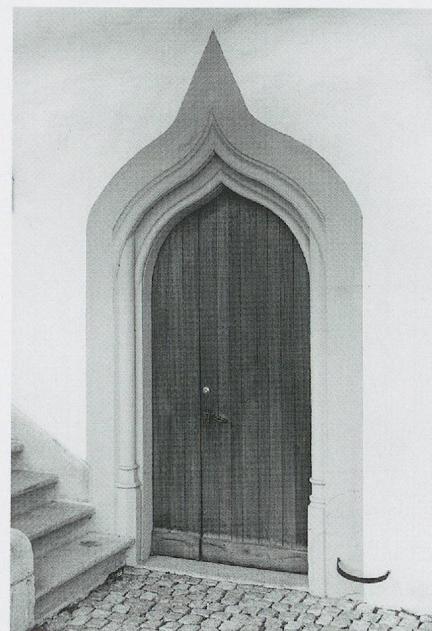


Fig. 431 a et b. L'église de Montet à Cudrefin. – a: La porte sud de la nef, avant 1443 (photo Claude Bornand, vers 2000). – b: Détail de la porte ouest de la nef, avant 1443 (photos MG, 1968).



Fig. 432. L'église de Montet à Cudrefin. L'intérieur de la nef vers le chœur: au sud, la chapelle de la Trinité, surélevée pour l'ossuaire (photo Claude Bornand).



Fig. 433. L'église de Montet à Cudrefin: l'extérieur de la chapelle de la Trinité élevée au-dessus de l'ossuaire par Guillaume Uldriset, qui vivait en tout cas encore en 1453 (photo Claude Bornand, vers 2000).

colonnes engagées avec pénétration directe des nervures; ces dernières ont le même profil que celles du chœur. L'extérieur montre un grand soin, notamment dans ses contreforts «jurassiens» à fleuron profond et l'entrée de l'ossuaire avec un linteau sur coussinets en escalier (fig. 433).

Le chœur de l'église des Dominicaines à Estavayer et la chapelle de la Trinité. – Accolée au nord du chœur de l'église des Dominicaines, lui-même adossé aux murs de ville, la chapelle de la Trinité a été fondée par Humbert le Bâtard en octobre 1423 et «bénie» en 1425, le jour même de la fête de la Sainte-Trinité, par un prélat qualifié d'«évêque des Cordeliers»¹⁸ (fig. 434 et 435). Elle a donc été édifiée en 1424–1425, très probablement en parallèle avec le chœur de l'église conventuelle, sur lequel elle s'ouvre largement et qui a été reconstruit aux frais du même seigneur, mais nous n'avons aucune autre précision sur ces travaux. Le chœur et la chapelle, mesurant respectivement 8/9 m sur 6,5 m et 7,5 m sur 5,3 m, se couvrent de simples croisées d'ogives sur colonnes engagées; ils montrent effectivement de nombreux écus aux armes d'Humbert¹⁹: notamment sur les colonnes, dans de simples écus saillants sur celles de la chapelle mais, sur celles du chœur, plaqués sur des «cartouches» en bandeaux à bordure concave débordant sur les murs (fig. 435 et voir fig. 426). En revanche, les deux clefs de voûte circulaires portent, dans la chapelle, le monogramme «ihs» et, dans le chœur, «maria» en relief, tous deux exceptionnellement inversés, sans doute à cause de l'illettrisme de leur sculpteur: ce qui confirme d'ailleurs leur contemporanéité. Le profil des nervures, qui, partant d'un tore à listel, se convertit sans rupture en gorges et se termine en chanfreins, reprend, sans doute très consciemment, celui de l'église Saint-Laurent d'Estavayer, utilisé dès la reconstruction commencée par la première travée du chœur à la fin du XIV^e siècle (fig. 434 b et voir pp. 245–248). On ne retrouve guère alors ce profil qu'à Sainte-Marie-Madeleine à Genève, qui pourrait donc en être la source d'inspiration, comme nous le redirons plus loin (voir p. 246).

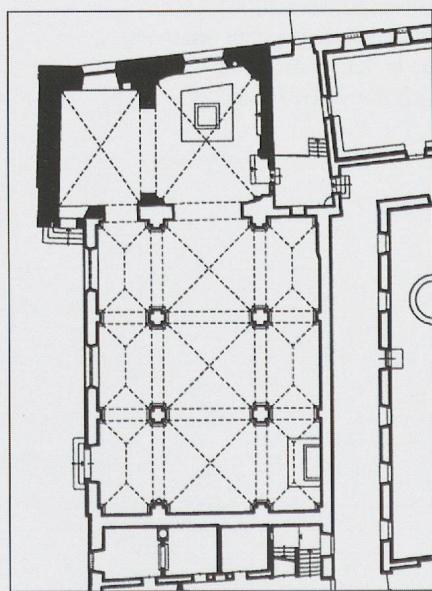


Fig. 434. L'église des Dominicaines d'Estavayer. Plan du chœur, édifié sans doute vers 1423–1424, et de la chapelle de la Trinité, tous deux aux armes d'Humbert le Bâtard (dessin Yves Eigenmann, SBC Fribourg).

La chapelle servit bien de chapelle funéraire à la mort d'Humbert en 1443²⁰. Restaurée en 1454, elle reçut alors l'«arche» de la ville, sans doute à cause des travaux en cours à la paroissiale Saint-Laurent et du fait qu'elle était alors la seule de toute la ville à être fermée de grilles de fer, d'ailleurs encore existantes²¹. En 1482, la chapelle fut «rétablie» aux frais d'Antoine Angleis, seigneur de Saint-Aubin et neveu maternel d'Humbert, qui pensait s'y faire ensevelir, et la nef pourrait avoir été remaniée un peu plus tard, vers 1488, puisqu'on retire alors la «bèche» (grue) de l'église même²². L'arcade de la chapelle sur le collatéral nord a été agrandie et modernisée à la fin du XVII^e siècle, comme l'indique la forme de la grille de fer, complétée alors d'éléments hétérogènes au sommet. Quant à la très large arcade donnant sur le chœur, qui avait perdu à la fin du XVII^e siècle sa belle grille au profit de la fermeture de ce dernier, alors qu'on rénovait l'arc triomphal en même temps



Fig. 435. L'église des Dominicaines d'Estavayer. Vue du chœur vers la chapelle de la Trinité (1424–1425), séparés à nouveau par la grande grille du XV^e siècle, et détail de l'angle nord-est du chœur avec la retombée de l'arcade en plein cintre de la chapelle et la colonne engagée avec les armes d'Humbert le Bâtard (photo Yves Eigenmann, SBC Fribourg, 2013). Voir fig. 426.

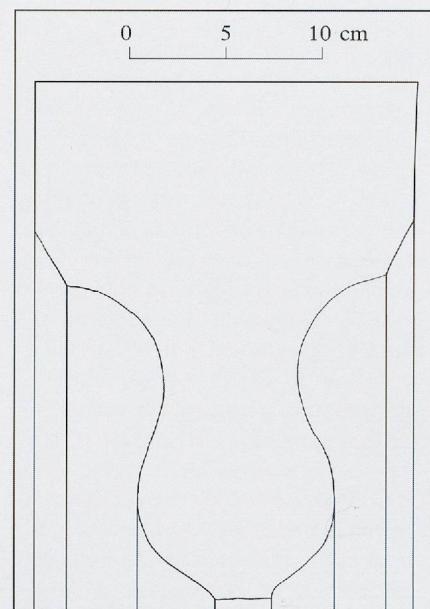


Fig. 434 b. L'église des Dominicaines d'Estavayer. Profil des ogives de la chapelle d'Humbert le Bâtard (1424-1425) (relevé MG, 1972).

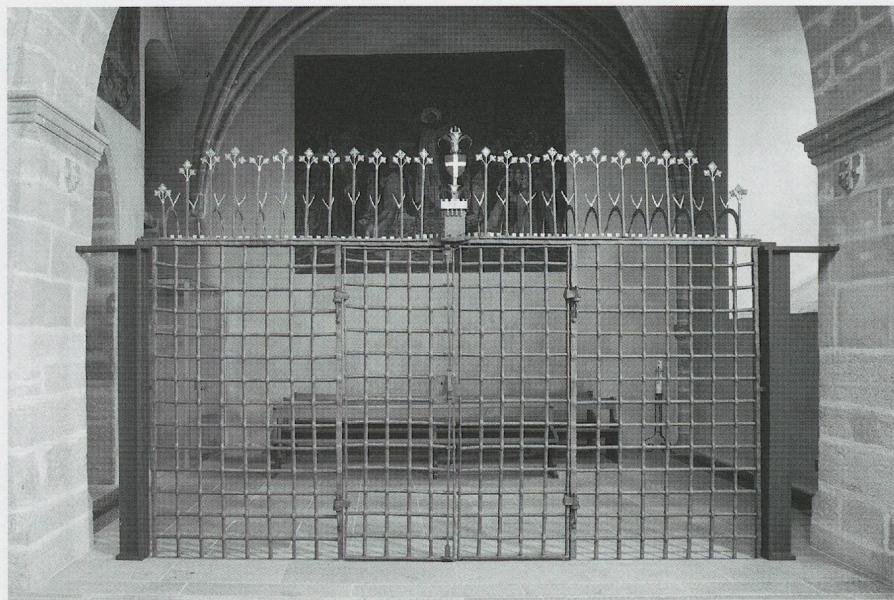


Fig. 436. L'église des Dominicaines d'Estavayer. La grande grille de la chapelle de la Trinité (vers 1425), remise dans son site primitif (photo Yves Eigenmann, SBC Fribourg, 2013).

que la nef, elle vient de la récupérer²³ (fig. 436). Ces travaux «modernes» ont touché également les fenêtres, agrandies dans un style encore «renaissant», celle du chœur aux dépens de l'épaisseur de l'ancien mur d'enceinte auquel il s'appuie, ce qui y entraîna la suppression du formeret.

A côté de ces constructions bien attribuées, Humbert le Bâtard a pris aussi une part, attestée mais dont il est difficile de juger l'importance réelle, dans les débuts ou la poursuite des reconstructions de deux des principales églises paroissiales du Pays de Vaud, celle de Romont dès 1425 et celle d'Estavayer même dès 1440 environ, toutes deux situées dans les principales villes de ce qui constitua finalement le comté de Romont et dans lesquelles se rencontrent les premières réalisations religieuses connues des très importants maîtres d'œuvre francs-comtois. Il va en être question plus loin (voir pp. 248sq. et 253sq.).

En conclusion, nous devons constater que les grands et petits travaux ecclésiastiques effectués ou amorcés par Humbert le Bâtard dans cet éphémère comté de Romont et ses abords, durant la 1^{re} moitié et surtout le 2^{er} quart du XV^e siècle, sont presque comparables en intensité aux rénovations des églises paroissiales de Genève, contemporaines, et apportent également leur lot de nouveautés et d'originalités. Mais c'est une exception, car il n'en va pas de même dans le reste du Pays de Vaud, où, en fait d'interventions marquantes en architecture religieuse, on n'enregistre guère alors que des constructions ou reconstructions conventuelles, en partie disparues²⁴: les fondations des Clarisses de Vevey en 1422, cette dernière due à son demi-frère, le duc Amédée VIII (voir p. 524), et d'Orbe en 1426, œuvre de la Maison de Chalon (voir p. 521), ainsi que la rénovation de l'église des Dominicaines d'Estavayer, qui doit beaucoup d'ailleurs à Humbert lui-même, comme il vient d'être dit.

Le début de la reconstruction des grandes paroissiales et collégiales du Pays de Vaud

Les débuts de la reconstruction de Saint-Laurent d'Estavayer

Le premier chantier de la reconstruction (vers 1379–1392). – La reconstruction totale de l'église paroissiale d'Estavayer, d'origine au moins romane²⁵ et sans doute alors dans un état ruineux, dura près d'un siècle et demi (fig. 437; pour le plan, voir fig. 438b). Elle commença dans le dernier quart du XIV^e siècle, et probablement vers 1379, année de l'octroi par ses seigneurs et ses coseigneurs à la ville pour le «tâche» du bâtiment, des droits de l'«omgelt» pour quatre ans, qui devaient rapporter 1300 florins «de Florence»²⁶. Si l'on en croit le style des trois baies qui en subsistent (voir p. 247), les travaux concernèrent d'abord le chœur – limité alors à la travée ouest actuelle, où les fouilles archéologiques ont dégagé l'ancienne abside romane en 1976/1977 – et la travée du clocher, c'est-à-dire l'actuelle travée orientale de la nef et ses bas-côtés, qu'on a même appelés parfois «transept». Le clocher lui-même n'était pas terminé en 1392 mais restait alors àachever, sur l'ordre de Guillaume et Jean d'Estavayer, seigneurs de Chenaux et de Gorgier, et des bourgeois, sur les murs déjà bien avancés, puisqu'on en était à l'exécution des baies. Les entrepreneurs – dans ce cas, des non professionnels de l'architecture – devaient alors en faire surélever les murs existants de

Il est à souligner, pour une fois, que cette église a été vraiment remise en valeur par la grande restauration commencée en 1971 pour l'extérieur et en 1976 pour l'intérieur, sous la direction de l'architecte Claude Jaccottet, et que sa connaissance a été renouvelée par les recherches archéologiques qui ont accompagné le chantier, spécialement les fouilles dans le chœur et le bas-côté nord par Werner Stöckli, et par la reprise et l'analyse des peintures murales par Théo Hermanès et son équipe. Tous ces travaux se sont effectués en parallèle avec les premières recherches documentaires systématiques, maintenant reprises beaucoup plus à fond pour la préparation du volume des «Monuments d'Art et d'Histoire» consacré à Estavayer par Daniel de Raemy.

L'église, dont la reconstruction dura un siècle et demi, et donc de conceptions diverses, mais jamais fondamentalement divergentes, sera présentée ici au gré de ses étapes historiques et stylistiques (pour la suite, voir pp. 248 sq., 283 sq. et 538 sq.).



Fig. 437. L'église Saint-Laurent à Estavayer. Vue ancienne de l'ensemble du sud à vol d'oiseau (photo A. Dériaz, Baulmes).

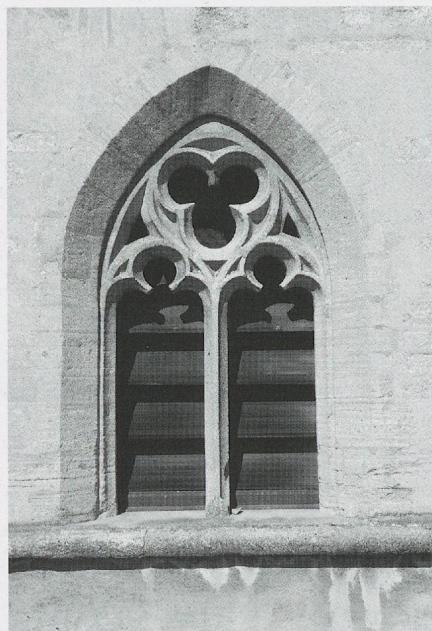
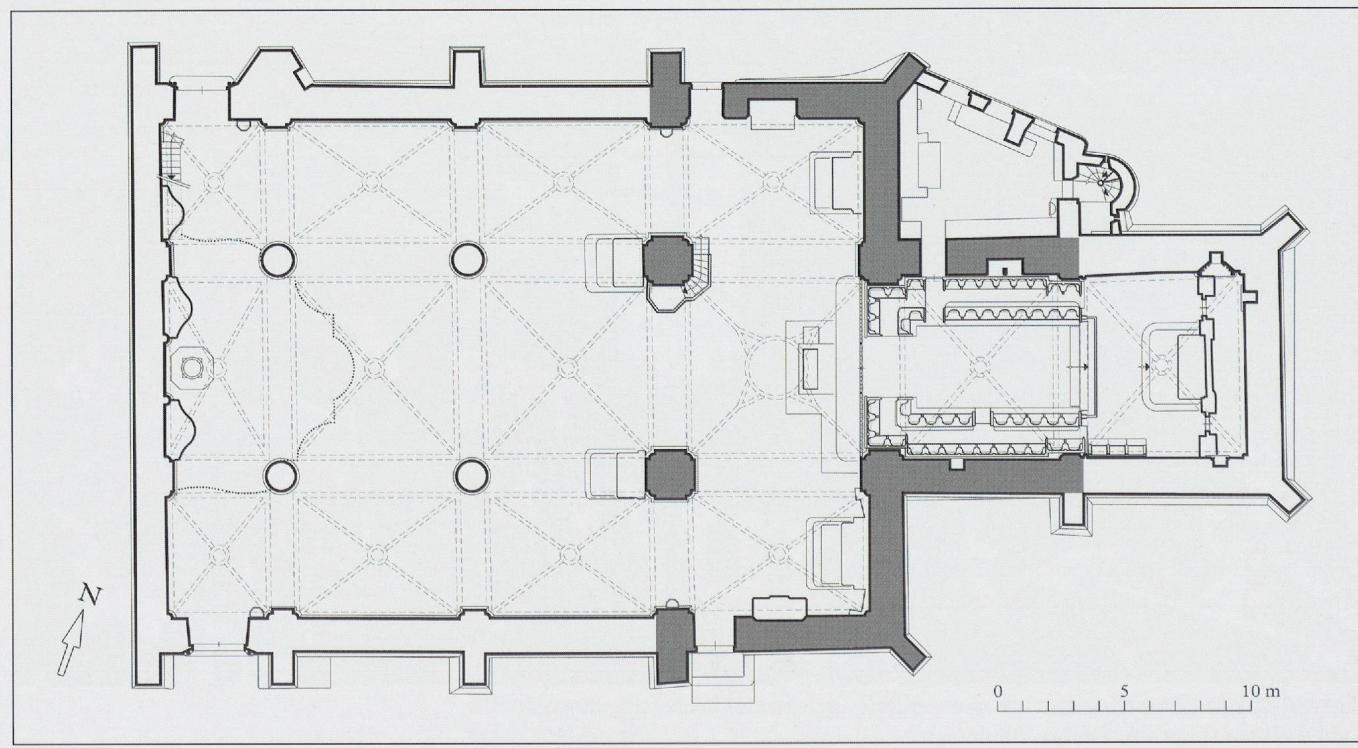


Fig. 438 a. L'église Saint-Laurent à Estavayer. La baie sud du premier étage du clocher édifié entre 1379 et 1392, année où ces baies devaient être continuées «de la façon dont elles sont commencées» (photo Daniel Raemy, 2007).

Fig. 438 b. L'église Saint-Laurent à Estavayer. Plan au sol des murs et des piles dans leur étendue finale. En foncé: l'extension de la première étape, entre 1379 et 1392 (dessin Yves Eigenmann, SBC Fribourg).

11 pieds (soit de plus de 3 m) et y faire achever les fenêtres «de la façon dont elles sont commencées» («modo quo incepit sunt») – certainement celles qu'on voit encore à deux formes surmontées d'un grand trilobe ou d'un grand quadrilobe (fig. 438). Il fallait en plus «faire le pigny sur la chapelle Saint-Laurent» – celle-ci sans doute prise pour le chœur lui-même – le tout pour 220 florins (à 14 sols le florin)²⁷. Cette datation est confirmée par la dendrochronologie, qui permet de faire remonter à 1391/1392 (automne/hiver) l'abattage des trois tirants de chêne surmontant l'étage du guet, sous le beffroi actuel²⁸. La reconstruction de l'église fut pratiquement interrompue pendant un demi-siècle, semble-t-il, à part quelques éléments (restauration du mur occidental de la nef vers 1416²⁹, une voûte du clocher avant 1424³⁰, la sacristie et les fonts baptismaux vers 1431³¹).

Le profil des nervures du chœur, qui, sans solution de continuité, englobe un tore à listel et une gorge bordée d'un chanfrein (voir fig. 6), apparaît dès la reconstruction de la fin du XIV^e siècle, dans sa travée ouest, programmée en 1379 et achevée avant 1392, et il est repris jusqu'au début du XVI^e pour tout le voûtement de la nef. Dans nos régions, on ne retrouve guère alors ce profil qu'à Sainte-Marie-Madeleine à Genève, en chantier en tout cas en 1388, qui pourrait donc à la limite être son inspiratrice sur ce point (voir p. 61), et dans un élément non daté du cloître de Saint-Jean d'Erlach³². Il a été adopté ensuite sur place même pour le chœur du couvent des Dominicaines et sa chapelle d'Humbert le Bâtard, vers 1425 (voir pp. 242-244). Le seul élément témoignant de la participation seigneuriale à ces premiers travaux de reconstruction du chœur est la clef de voûte aux armes des Estavayer-Chenaux, coseigneurs d'Estavayer et seigneurs de Gorgier, «palé d'argent et d'azur, à la bande de gueules chargée de trois étoiles d'or» sur un écu en tiers-point dans un anneau circulaire, peut-être déjà celles de Vuillerme et de Jean qui commandent la poursuite des travaux au clocher en 1392³³ (fig. 439). Les retombées de la croisée d'ogives et des formerets en pénétration dans des colonnes engagées posent un jalon remarquable de l'absence de chapiteaux à la fin du XIV^e siècle (voir fig. 6), pratiquement contemporain de leurs premières apparitions régionales, dans le grand vestibule de Saint-Nicolas de Fribourg par exemple (voir fig. 5).



La travée orientale actuelle de la nef construite avec ses collatéraux pour porter le clocher, encore en chantier en 1392 comme il a été dit, est due sans doute en bonne partie aux seigneurs d'Estavayer, fondateurs déjà dans la 1^{re} moitié du XIV^e siècle des chapelles Notre-Dame et Saint-Nicolas situées aux épaules de l'ancienne nef et dont les armes se trouvent encore sur la clef au nord-est du bas-côté. Les murs extérieurs de cette travée sont aussi parementés en molasse, comme ceux du chœur, et les baies taillées en calcaire: celle du sud relève pourtant du type des nouvelles baies de la nef, de 1440/1445 (voir fig. 445), et celle du nord, plus ancienne ou plus récente avec son tracé rare ici, montre un calcaire différent des autres.

Très importante pour les sources de ce tout premier chantier staviais pourrait être l'une des marques de maître relevées par les archéologues dans cette première travée du chœur et dans la travée du clocher, à trois branches rayonnantes alternant avec des points³⁴ (fig. 440 a), puisqu'on l'a déjà repérée à Fribourg (au porche de Saint-Nicolas, à la tour Henri) et à Saint-Jean d'Erlach BE. Malheureusement, il paraît très difficile d'établir une bonne comparaison chronologique dans l'état actuel de la question. Pour ce faire, seule la tour Henri offre un «terminus ante quem» suffisant, vers 1412, alors qu'y travaillait une équipe probablement issue de Saint-Claude sous la direction de maître Thierry, et dont on constate qu'elle était déjà bien avancée en 1403 à sa première apparition dans les textes³⁵. Le vestibule de Saint-Nicolas quant à lui remonterait à la dernière décennie du XIV^e siècle³⁶ et l'église de Saint-Jean d'Erlach, aux années 1385/1400³⁷. Une autre marque staviaise, le n° 16, repérée dans les supports de la travée sous le clocher et sur les nervures de la chapelle Notre-Dame dans le bas-côté nord de celle-ci – sans doute déjà voûtée alors³⁸ – apparaît une vingtaine de fois à Erlach mais non à Fribourg³⁹ (fig. 440 b). Ces données très rares confirmeraient seulement l'appartenance d'Estavayer à ce groupe de monuments encore mal situés⁴⁰, mais en partie de filiation comtoise et alémanique probablement.

Quant aux baies du chœur de la fin du XIV^e siècle, elles sont restées en place pour celles de l'ouest, mais celle de l'est, réemployée, perce actuellement le mur nord de la travée ajoutée au début du XVI^e siècle (voir p. 291). Elles trahissent une période charnière, puisqu'une seule reste typiquement de style rayonnant – à trois carrés curvilignes ajourés de quadrilobes pointus, disposés en triangle et liés par un de leurs angles (fig. 442), tracé identique à celui d'une baie retrouvée dans les premières fouilles du cloître des Cordeliers de Rive à Genève⁴¹ (voir fig. 88); elles s'apparentent aux fenêtres hautes de

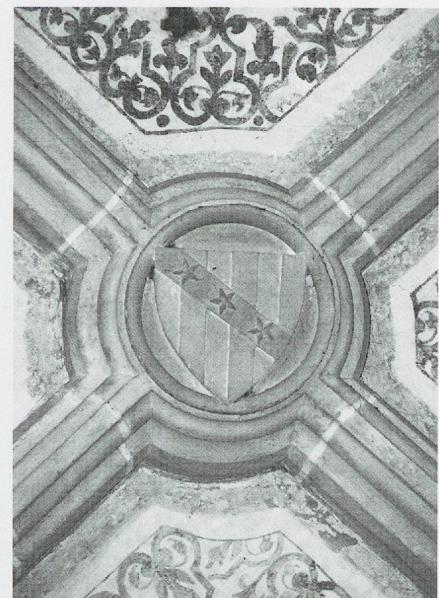


Fig. 439. L'église Saint-Laurent à Estavayer. La clef de la croisée d'ogives de la travée primitive du chœur aux armes des Estavayer-Chenau, coseigneurs d'Estavayer et seigneurs de Gorgier NE, avant 1392 (photo Daniel de Raemy, 2007).

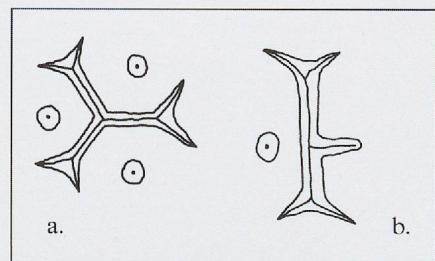


Fig. 440 a et b. L'église Saint-Laurent à Estavayer. Les marques de maître de la première étape connues par ailleurs – a: n° 1 et n° 6 (chœur et travées du clocher), et b: n° 16 et n° 22 (de même et nef), d'après H. Kellenberg et W. Stöckli, 1980.

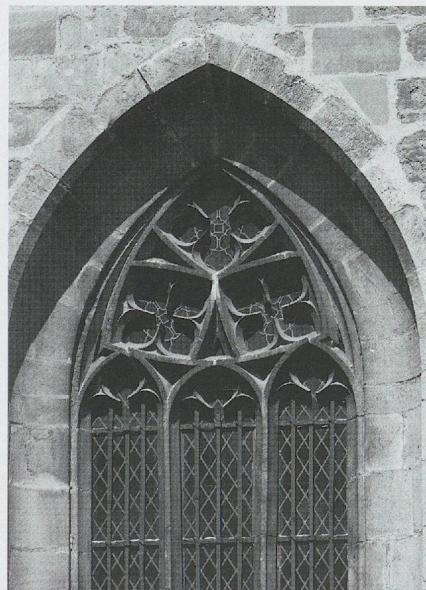
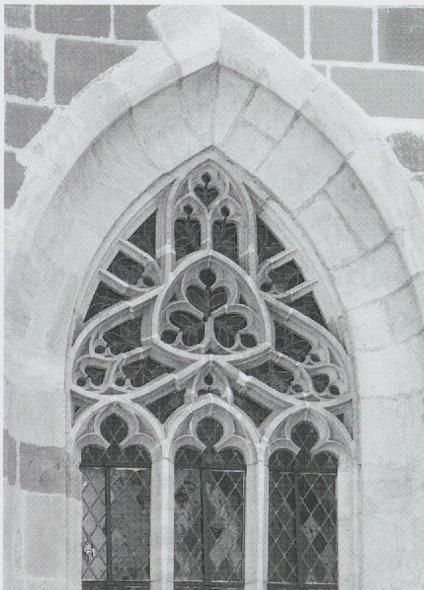


Fig. 441. L'église Saint-Laurent à Estavayer. L'ancienne fenêtre axiale de la travée primitive du chœur, datant de 1379/1392 et récupérée pour la face nord de la nouvelle travée au tout début du XVI^e siècle.

Fig. 442. La fenêtre sud de la 1^{re} travée du chœur, construite à partir de 1379 (photos Yves Eigenmann, SBC, 2013).

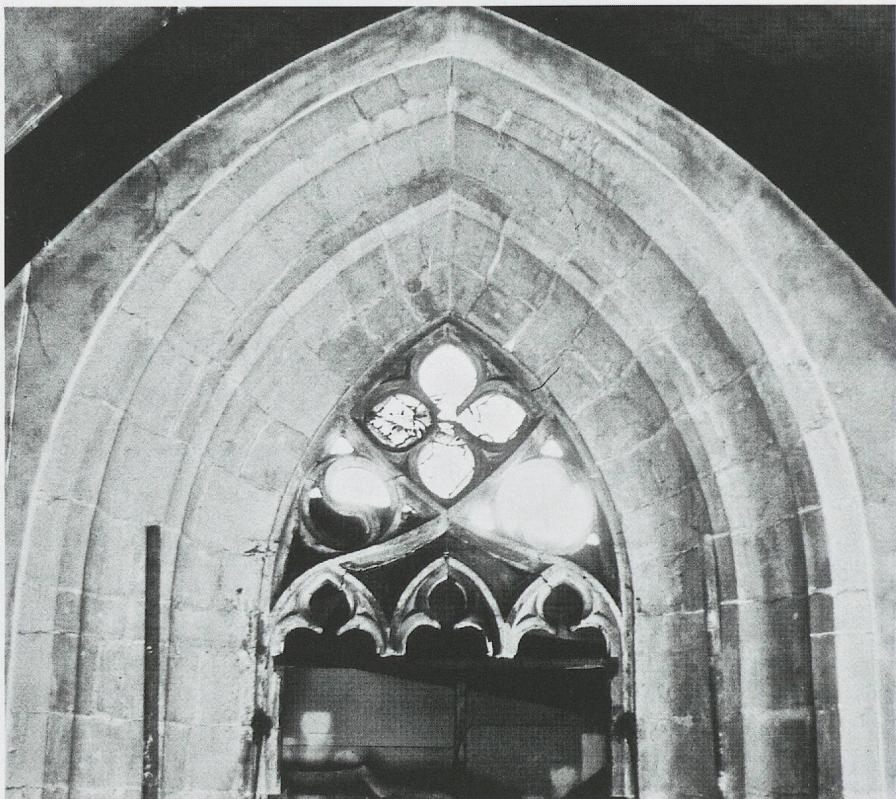


Fig. 443. L'église Saint-Laurent à Estavayer. La fenêtre nord de la travée primitive du chœur, cachée derrière l'orgue de chœur: état lors de son dégagement temporaire vers 1976 (photo Fonds Claude Jaccottet, Archives cantonales vaudoises).

Saint-Nicolas à Fribourg, elles-mêmes sans doute issues de celles de Fribourg-en-Brisgau, du début du XIV^e siècle⁴². Les deux autres baies, actuellement au nord, s'avèrent hybrides, à la fois rayonnante et flamboyante: l'une montre, portés par trois formes trilobées, notamment trois fenestrages en rayons, dont les lancettes à deux formes présentent chacune un soufflet, soufflet qui se retrouve dans le triangle curviligne central⁴³ (fig. 441); et l'autre, dont le remplage juxtapose deux oculi à deux «larmes» tournantes (et non des mouchettes) et un grand quadrilobe pointu inscrit dans un carré curviligne «losangé»: dans ce dernier cas, étonnantes sont les vides entre les lancettes et le remplage proprement dit (fig. 443), dans la manière d'un remplage survivant aussi du cloître des Cordeliers de Rive à Genève (voir fig. 88 a et c). Dans notre région, on observe également une progression semblable du gothique rayonnant au gothique flamboyant, y compris la présence de larmes, à la nef de Saint-François à Lausanne vers la même époque (1383/1387: voir fig. 69). Mais à Saint-Laurent d'Estavayer, les membrures des meneaux et des remplages sont, dès avant 1392, d'un type très moderne en Suisse romande, sans base ni chapiteau ni tore, et tablette en simple talus, interprétant les modèles germaniques du XIV^e siècle transmis par Fribourg probablement⁴⁴; les bases, quant à elles, ne se retrouveront qu'au tout début du XVI^e siècle à Estavayer, lors de l'agrandissement du chœur...

Le deuxième chantier de reconstruction (1440-vers 1457). – La lourde entreprise de reconstruction de Saint-Laurent fut de nouveau à l'ordre du jour en 1431–1432, où curé et conseillers allèrent à Thonon rencontrer Humbert le Bâtard «pour le fait de l'église», et c'est peut-être bien pour cela que Louis, coseigneur d'Estavayer, prend contact peu après avec le maître maçon Gilet Franc⁴⁵. En 1436–1437, il fut décidé de parler avec Humbert le Bâtard «pour le fait des chapelles d'Estavayer» et, au début de 1439, on se rendit encore à Thonon pour le rencontrer, et explicitement cette fois-ci, «pour le fait de la construction de l'église d'Estavayer»⁴⁶. En janvier 1440, on se détermina à lever dans ce but une forte contribution des propriétaires de «chapelles» – 60 livres pour celles adossées aux murs sud et nord et 40 pour

celles appuyées aux piliers libres de chaque côté de la nef – ce qui représentait au moins 600 livres, si les dispositions générales de l'ancienne église romane correspondaient bien à l'actuelle⁴⁷. A cela s'ajouta l'amende de 100 livres – au moins au départ – infligée à Mermet Périsset pour avoir « pollué » le cimetière⁴⁸. Il n'est question de la « Fabrique » de l'église paroissiale qu'en 1441–1442 dans les comptes de la ville.

Ce deuxième chantier, qui dura globalement de 1440 environ jusque vers 1457, consista en la reconstruction des murs de la nef, avec la taille de nouvelles fenêtres et de nouvelles portes, petits pignons compris. L'allusion à une « ogive », soit contrefort, en 1441–1442 et l'installation de « contrepiliars » en 1451–1452 – peut-être aussi des contreforts – indiquent qu'on projetait déjà de voûter d'ogives toute l'église comme on le fit par la suite⁴⁹.

La marche des travaux se présente comme suit. Durant une première étape, de 1440 à 1445 environ, interviennent d'abord les maçons *Aymery Vaulet* et *Gilet Franc*, ce dernier installé alors à Orbe (voir pp. 250 et 521) – ils jouent apparemment le rôle de maçons-architectes, comme le second le fera plus tard encore – puis *Jean Oliver*, *Girard Vaulery*, *Jean* et *Pierre Tracler*,



Fig. 444. L'église Saint-Laurent à Estavayer. Le portail principal avec son encadrement en berceau formant un porche massif, dû sans doute à Gilet Franc, vers 1441/1444 (photo MG, 1996).



Fig. 445. L'église Saint-Laurent à Estavayer. L'une des trois fenêtres du bas-côté sud de la nef exécutées de 1440 à 1445 sur le même modèle (photo Daniel de Raemy, 2007).

Girard Lobo et Henri Galliard travaillent au mur sud, dit «oriental», avec ses formerets et ses corniches, et surtout ses baies (explicitement celles des autels Saint-André et Saint-Pierre: 2^e et 3^e travées) et son grand portail⁵⁰. Ensuite – après interruption dans les comptes jusqu'en 1447-1448 – en 1448-1449, *Jean Oliver, Henri Gaillard, Girard Vaulery et Pierre Tracler* s'occupent du mur nord («a parte jorani») avec ses formerets, ses corniches et explicitement une partie de ses baies⁵¹ (Saint-Esprit, Sainte-Trinité: voir p. 249) et sans doute aussi la porte nord-ouest, attestée seulement en 1497⁵², y compris l'escalier en vis, cité en 1458, qui, en saillie à trois pans, remplace le contrefort de l'ouest⁵³. Gaillard taille aussi la pierre du bénitier.

Une bénédiction épiscopale du grand autel a lieu en 1450-1451⁵⁴, sans doute pour marquer la fin de la reconstruction des murs latéraux de la nef. La charpente en avait été confiée l'année précédente à Jean Briaux, sur les indications du maître charpentier Besançon Joham, d'Yverdon; on la couvre alors de tuiles. On place des «pillars» en bois sur des socles de molasse pour soutenir la charpente en attendant l'achèvement de la reconstruction⁵⁵. La dendrochronologie vient de confirmer la date de l'abattage des bois de la charpente actuelle de la nef en 1448/1449 et 1449/1450⁵⁶.

L'étape suivante du deuxième chantier de reconstruction de la nef redémarre en 1452 et 1453: l'entreprise, refusée alors par Jean de Lilaz, le premier sollicité, est exécutée par les maçons *Gilet Franc, Jean de Monjustin, Jean Misched, Jaquet Guynchard et Henri Galliard*, mais interrompue en 1454 et 1455. Elle consiste en la démolition du vieux «pignier» pour construire le mur-pignon fondé dans le «rocher», avec ses «contrepiliars» et ses formerets; c'est Gilet Franc qui donne le projet de l'oculus («os», «ost»), et qui dirigeait apparemment de nouveau le chantier, mais de manière sporadique⁵⁷. Les travaux reprennent en tout cas en 1457. Sur les conseils de Jean de Lilaz, on décide de «briser» le pignon, selon les «anciennes torchias», et sous sa conduite finalement, les mêmes maçons, avec *Humbert Perronet* en plus, achèvent le pignon occidental et son oculus et le surmontent d'une bretèche pour l'«horloge» et d'une croix de pierre⁵⁸. Pour la bretèche, peut-être pas construite, seules sont conservées les consoles de 1458 qui la soutenaient (fig. 447 et 449).

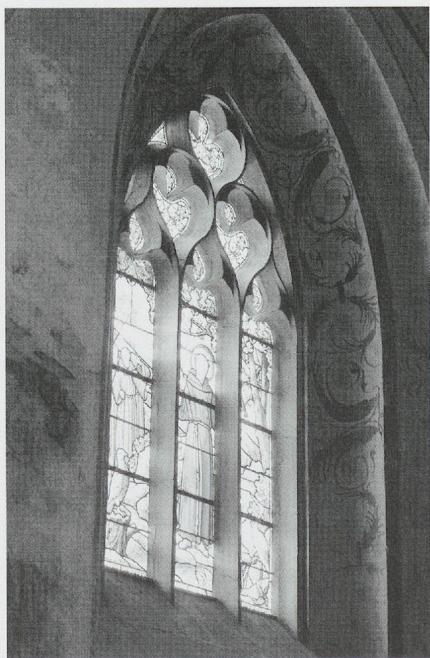


Fig. 446. L'église Saint-Laurent à Estavayer. L'intérieur de la fenêtre orientale du bas-côté nord, différente du type commun (photo MG, 2012).

Les autres éléments remarquables de ce long chantier sont *le portail principal et les baies*. Ce grand portail, construit en 1441-1442/1443-1444, notamment par Gilet Franc, n'est pas à l'ouest, mais, étant donné l'assise particulière de l'église, reporté dans la dernière travée occidentale du côté du sud et s'ouvrant sur l'ancien cimetière. Il offre une morphologie unique loin à la ronde, inspirée des précédents romans, mais eux moins profonds, encore bien visibles dans nos régions (Moussy en Haute-Savoie, Cléry en Savoie, Bonmont VD, Saint-Ursanne JU, etc.) ou conçue carrément comme une très modeste réduction du célèbre porche sud de Saint-Nicolas de Fribourg (fin du XIV^e siècle?). Le portail même, en arc brisé à trois tores, dont un à listel, sans chapiteaux et sans bases, s'ouvre au fond d'un large porche voûté en berceau plein cintre et aménagé dans un massif orthogonal de la profondeur des contreforts qu'il remplace (fig. 444). Ce porche va servir plus tard de modèle à celui, lui aussi latéral, de la chapelle Sainte-Anne de Rive à Estavayer même, mais doté là d'une petite croisée d'ogives en plus (voir fig. 871 et 874).

Le type de cinq des grandes fenêtres des bas-côtés, tracées avec le même patron («Schablone»), comme le disait déjà Rahn⁵⁹, pourrait être également le fait de Gilet Franc, de Bruxelles (voir p. 268). Il n'a pas d'équivalent dans nos régions: il possède trois formes en simple lancette – dont deux à trilobes fermés, archaïsantes pour l'époque – portant un grand oculus à quatre mouchettes tournantes au sud, mais à quatre simples «larmes» au nord (fig. 445). En revanche, la sixième baie, moins haute – sans doute à cause de l'enfeu qui existait déjà à l'intérieur – qui éclaire le bas-côté nord de la travée du clocher, déjà construit à la fin du XIV^e siècle, n'est pas forcément plus ancienne que les autres (fig. 446). Elle offre trois soufflets pointe en bas, disposés en triangle et dessinant bien les accolades des trois formes en lancette à trilobe, cette fois-ci ouvert; dans cette disposition et sans les quadrilobes traditionnels, elle n'a pas d'équivalents non plus dans nos régions, même en Franche-Comté, sauf au dernier étage du clocher de Saint-Benoît de Bienne, achevé en 1490⁶⁰, et à la tour de Saint-Nicolas de Fribourg (avant 1490), là dans une forme plus moderne, sans arrondis, qu'on trouvait d'ailleurs déjà à la fin du XIV^e siècle à Saint-Claude (Jura), mais avec des quadrilobes.

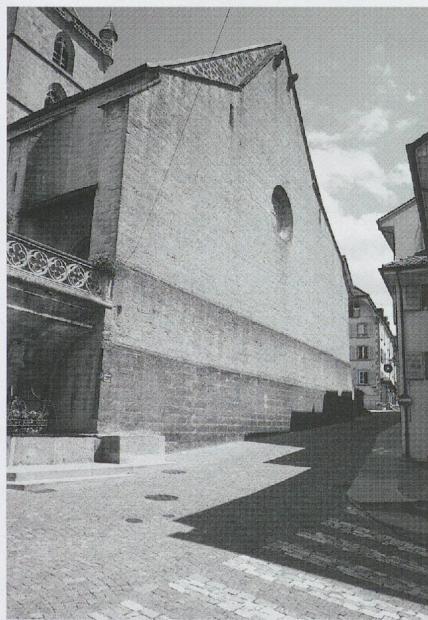


Fig. 447. L'église Saint-Laurent à Estavayer. La face occidentale, commencée en 1451-1452 et achevée seulement en 1458 (photo MG, 2012).

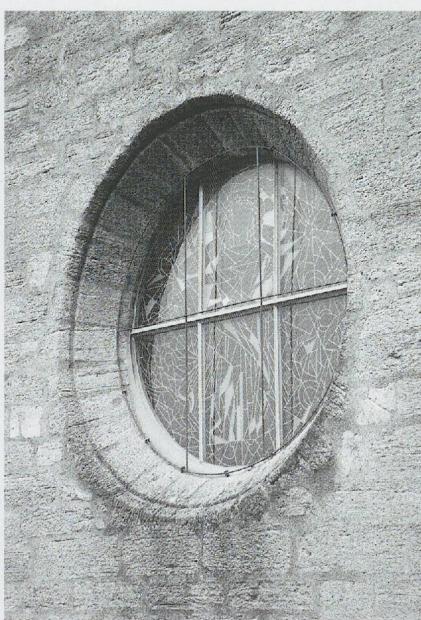


Fig. 448. L'église Saint-Laurent à Estavayer. L'oculus de la face occidentale, dessiné par Gilet Franc en 1453 (photo Daniel de Raemy, 2006).



Fig. 449. L'église Saint-Laurent à Estavayer. Le haut du pignon, terminé en 1458 avec les consoles, qui seules subsistent de la bretèche de l'*«horloge»* prévue (photo Daniel de Raemy, 2006).

Revenons à la disposition unique de la face occidentale tout aussi bien appareillée, achevée en 1457–1458: vaste surface nue percée d'un oculus tout simple, dessiné par Gilet Franc, et sommé par les deux bretèches qui soutenaient une «*horloge*» et une croix (fig. 447 à 449). Il est intéressant de signaler la rareté dans nos régions de cette solution, qui se retrouvait pourtant en 1451–1452 à l'extrême nord-ouest du domaine savoyard, à l'église de Châtillon-sur-Chalaronne dans l'Ain, mais sous une forme alors tout à fait monumentale, servant à un escalier en vis pour monter au clocheton⁶¹. L'espace entre le toit à deux pans rectilignes et la ligne brisée du pignon reçut, sans doute en 1458, un «*manteau*» de tuiles⁶², supprimé lors de restaurations récentes (fig. 447).

Pour l'apparence extérieure des ouvrages de ce chantier, marquée par le grand et bel appareil toujours visible, l'essentiel de la pierre de taille, dite «molasse» mais en fait du grès coquillier, fut fourni par les carrières de «Foucignanyaz» (Faucemagne, commune de Châbles)⁶³, sauf les fenêtres en calcaire de «Hauterive, vers Saint-Blaise», notamment celui dit «cacière», dont des barques assurent le transport. Rappelons que les mesures en sont données pour une partie des quartiers de grès, de 4 pieds et demi ou 3 pieds de longueur, deux pieds de largeur et d'un pied et deux doigts de hauteur⁶⁴ – soit environ 1,30 m ou 0,85 m sur 0,55 m, et haut de 0,35 m.

Pour la dernière étape du deuxième grand chantier, concernant la face occidentale seule, on utilise exclusivement, même pour l'oculus, le grès coquillier, en quartiers de mesures analogues, dont la provenance est toujours la «Foucignanyaz». Les mesures des «*chantons*» des «*contrepilards*» ne sont données qu'ici: longueur de 5 pieds ou 4 pieds et demi d'*«homme commun»* et un pied d'épaisseur – soit environ 1,40 m ou 1,25 m de long sur 0,28 m d'épaisseur⁶⁵.

L'influence bourgond-comtoise, déjà bien présente avec la participation apparemment prioritaire de Gilet Franc et de Jean de Lilaz à la construction de tous les murs, se précise ensuite. Comme nous le verrons dans le chapitre consacré aux artisans franc-comtois justement (ci-dessous pp. 266 sq.), la reconstruction de la nef de Saint-Laurent ne s'acheva qu'avec le troisième grand chantier des travaux, qui complit enfin le couvrement; elle fut exécutée d'ailleurs en deux temps, en 1467 pour les supports et en 1501–1502 pour les voûtes elles-mêmes.

Le début de la reconstruction de Notre-Dame de Romont et l'apport du chantier de Saint-Claude

Ce chapitre est une version revue, corrigée et augmentée de l'article «Reconstructions à la fin de l'époque gothique», publié dans *La collégiale de Romont* (n° spécial de *Patrimoine fribourgeois*, n° 6), 1996, pp. 21–38.

La reconstruction du côté nord de la nef et de son collatéral. – Les mentions d'incendies et de consécrations ont bon dos dans l'histoire des monuments, mais ces événements sont rarement aussi significatifs qu'on a voulu trop longtemps le croire. L'exemple de Romont est là pour le démontrer, au XV^e siècle aussi, puisque, contrairement à ce qu'on a longtemps écrit, la reconstruction de l'église commence une dizaine d'années avant le grand incendie de la ville de 1434 et ne se termine qu'une trentaine d'années après 1456, date de la consécration du maître-autel, et même plus tard si l'on considère également le clocher. Il faut donc voir les faits de beaucoup plus près (fig. 450–451).

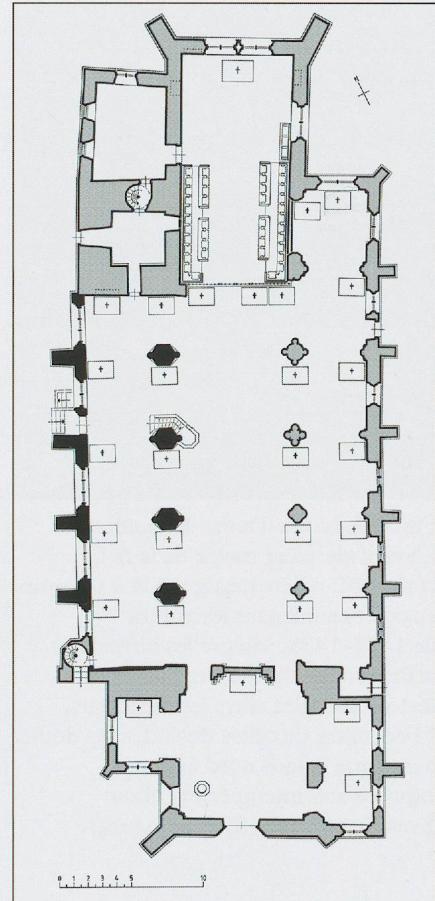
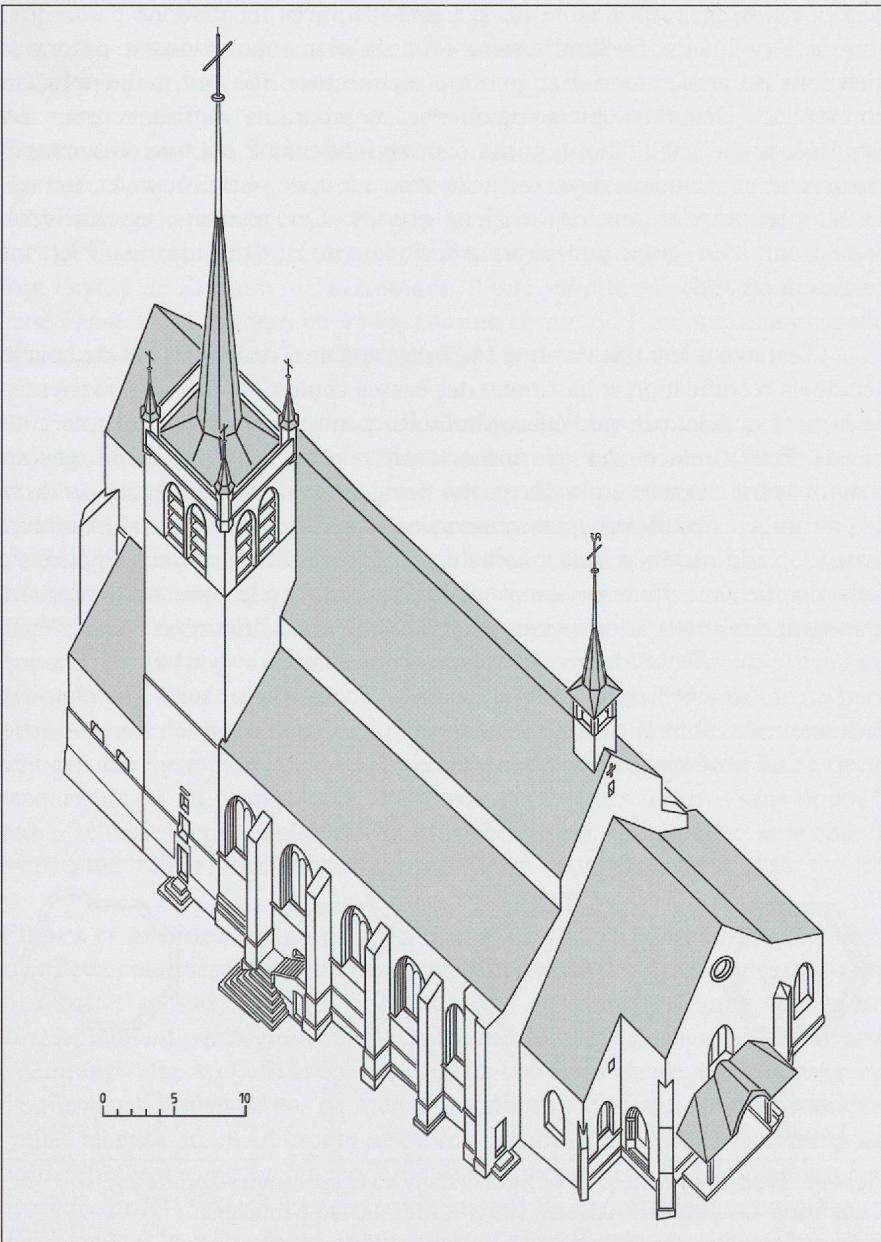


Fig. 450-451. Notre-Dame de Romont. Vue isométrique du nord-ouest, mettant en valeur le collatéral nord, et plan de l'église, état en 1536 avec ses autels: le pochage indique les arcades nord de la nef et le collatéral édifiés dès 1425; le vaisseau prend sa largeur définitive alors (dessin Othmar Mabboux d'après les relevés de Géodetec SA, de 1994–1995, pour SBC Fribourg, publié dans *Patrimoine fribourgeois*, 1996).

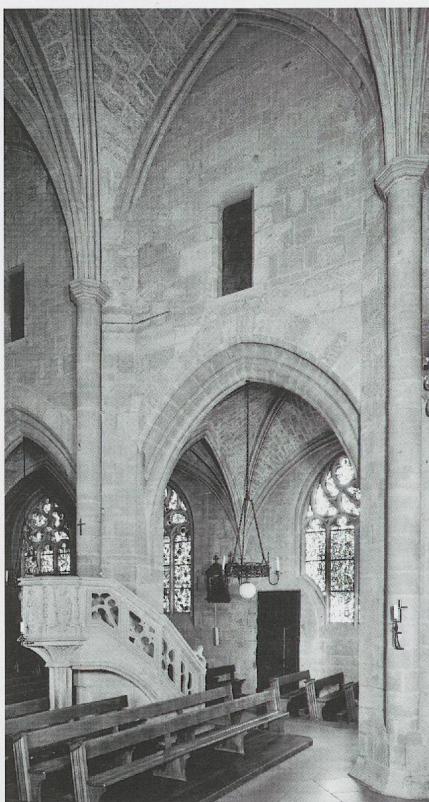


Fig. 452. Notre-Dame de Romont. L'avant-dernière travée de la nef, côté nord: piliers hexagonaux à colonnes engagées soutenant les voûtes de 1481-1486. Malgré les ouvertures orthogonales, les parties hautes sont restées aveugles entre les deux toits, à l'encontre de celles du sud, sans doute parce que la face nord était trop exposée aux intempéries (photo Yves Eigenmann, SBC Fribourg).

Mais il est à remarquer qu'à Romont, à défaut de fouilles complètes, une étude vraiment archéologique de tout l'appareil de molasse permettrait sans doute de préciser mieux encore les étapes des reconstructions du XV^e siècle, comme le laissent penser les récentes investigations du flanc sud (voir p. 501).

Au stade où commencent nos études, l'église paroissiale de Romont est dans l'état où l'a laissée la reconstruction commencée au XIV^e siècle: les murs sud de la nef sont déjà édifiés et leurs piles cantonnées avec une colonne engagée montant jusqu'aux voûtes – ces dernières non construites quant à elles – vont imposer en partie les dispositions mais non le style des chantiers à venir, dont le premier rompt délibérément avec l'ancien.

La présentation de cette dernière et très importante tranche de l'histoire de Notre-Dame de l'Assomption se fera en suivant l'ordre des apports «stylistiques». D'abord la nef, avec la réédification du côté nord, y compris les collatéraux (1425-1434/1440?) (voir ci-dessous), ensuite le chœur, en deux étapes (1443 sq. et 1447-1451: voir p. 270 sq.), puis les voûtes et les fenêtres sud de la nef (1478-1486: voir p. 498), et la reprise du clocher, composite malgré les apparences (1447-1451 et 1633-1634 (?): voir p. 275), en laissant à part la question des adjonctions tardives au «Portail».

On a trop longtemps non seulement mal daté mais aussi sous-estimé la portée artistique et culturelle de la reconstruction du bas-côté septentrional et de l'élévation correspondante de la nef de Romont, et d'abord parce que, comme Apollinaire Dellion⁶⁶, on a tout simplement, soi-disant pour des questions de goût, méprisé ce genre d'architecture. Il s'agit maintenant de donner des éléments chronologiques et comparatifs suffisants pour en esquisser une réhabilitation, qui ne peut se fonder que sur une chronologie renouvelée et sur une analyse formelle et structurelle plus précise, et non sur les simples impressions des anciens érudits. Les résultats, essentiels au demeurant, n'en seront pourtant pas tous, loin de là, définitifs, mais bien, en partie encore, problématiques.

C'est avant le 11 novembre 1425 déjà que le Conseil général de la ville décide «la réédification et bastiment des basses voultes ou chapelles existentes de la part occidentale de l'église dudit Romont» – soit, pour nous, le côté «nord». Pour financer ces très importants travaux, il est «ordonné que un chacun ayant chapelle en la dite partie occidentale de la dicté église ou droit de patronnage desdites chapelles fusse tenu payer à la fabrique dudit Romont pour la réédification d'icelles asçavoient cent libvres bonnes lausannoises»⁶⁷. Cela signifie sans doute qu'il existait déjà, comme on le constate quatre ans plus tard, des autels adossés aux piliers ou colonnes, comme c'est ou c'était souvent le cas ailleurs dans cette région (Moudon, Estavayer) et que chaque travée du bas-côté nord était considérée comme une sorte de chapelle architecturale, dont la propriété était publique mais l'usage en bonne partie réservé aux fondations religieuses privées.

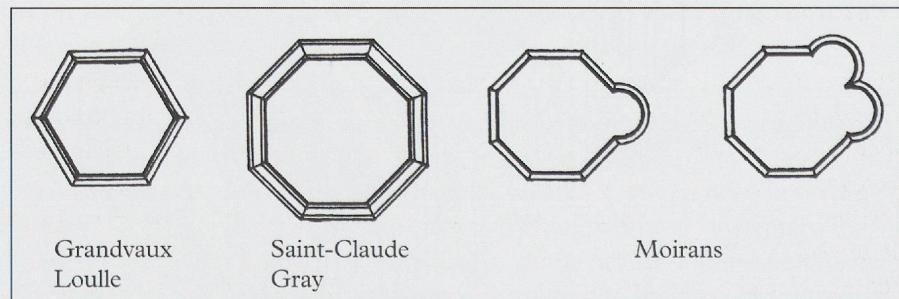


Fig. 453. Type de piles de plan polygonal dans les églises francs-comtoises: Grandvaux, Loulle, Saint-Claude, Gray, et Moirans-en-Montagne (d'après *Les églises comtoises* de René Tournier, 1954, corrigé).

Dans la nouvelle disposition, qui devait correspondre bien sûr à ce qui existait déjà du côté sud, il ne pouvait y avoir que cinq «chapelles», et non six comme dans l'état antérieur, soit en fait quatre piliers libres: aussi l'un des autels adossés devait-il être supprimé. D'autre part, l'ancien pilier engagé à l'est, dont on a repéré l'amorce du formeret⁶⁸, allait disparaître au profit d'une simple retombée d'arcade dans le mur occidental du clocher: il devait auparavant constituer, comme le disent les textes, «le pilar ou colonne de la chapelle Saint-Anne». Les patrons de cet autel Sainte-Anne refusant de payer la somme prescrite, manifestement forte, c'est le Clergé qui accepta de le reprendre à son compte en 1425 déjà. De même, Marguerite Grasset, qui avait le patronnage de l'autel Saint-Etienne, ne pouvant payer une telle contribution, reçut, quant à elle, l'autorisation de le transférer à moindre coût sur le nouvel autel du Clergé, annexion effectuée en février 1429⁶⁹: ce qui arrangeait tout le monde puisqu'il fallait de toute façon supprimer un autel. Pour cette grande entreprise, la ville disposa donc de la belle somme de 500 livres lausannoises, c'est-à-dire 830 florins environ⁷⁰.

La date précise du début des travaux n'est pas connue, bien que l'acte de déplacement de chapelles de 1425 parle, mais en termes ambigus, de «l'édifice [soit l'édification] de l'église déjà commencé, qui ne doit pas rester inachevé»⁷¹, mais on sait, par les comptes de la ville, qu'en juin 1429 – en présence d'un Maggenberg, peut-être le peintre de Fribourg, bien connu à Romont – on passe un accord avec le «maître d'œuvre de l'église» à propos des «chapelles» pour la démolition de leur mur et de leurs piliers; on pose déjà des toitures neuves couvertes en «encelles» sur trois d'entre elles (Saint-François, Saint-Eloi, Sainte-Marguerite). Ce maître d'œuvre cité à plusieurs reprises, mais malheureusement sans son patronyme, reçoit bien la pension convenue pour l'année en cours et pour la précédente, sans doute 1429 et 1430⁷². En octobre 1432, Humbert le Bâtard fait un cadeau «eis maczon qui font l'église de Romon»: cela témoigne, d'une part, de l'intérêt qu'il porte à cette église, où il fondera en 1440, comme comte de Romont, une chapelle dédiée à Saint-Maurice, et, d'autre part, de la poursuite des travaux⁷³.

Ces quelques indications prouvent que l'entreprise avait pris un bon rythme. Elle paraît avoir été si bien amorcée qu'en novembre 1429 déjà, Jean Corchat, bourgeois de Romont, avait fait un don important à la Fabrique – une maison de la Grand-Rue – expressément pour l'étape suivante des travaux, déjà envisagée donc, mais dont le financement n'était sans doute pas assuré, en précisant que c'était «pour faire la première des voûtes hautes de l'église», expression qui pourrait désigner alors la première croisée d'ogives à l'ouest⁷⁴. Le chantier dut continuer jusqu'au 25 avril 1434, date de l'incendie général de la ville, qui atteignit l'église et l'hôpital. A quelques éléments près peut-être, sur lesquels nous reviendrons (voir p. 259), ce désastre entraîna très certainement pour l'église l'interruption de cette première étape de la reconstruction au profit des réparations urgentes, aux toitures sans doute⁷⁵, puis à celui des reprises globales les plus nécessaires, qui touchèrent le chœur – dès 1443 – bien avant l'achèvement de la nef (voir plus bas p. 272).

Piliers et arcades. – Les piliers ont un plan en hexagone un peu allongé, avec deux colonnes modérément engagées couvrant deux des angles opposés, au nord et au sud⁷⁶ (fig. 452). Ils montrent en Franche-Comté voisine un développement typologique un peu analogue du plan des piles, de Grandvaux à Moirans⁷⁷ (fig. 453). Si la colonne du bas-côté, peu élevée, ne pose pas trop de questions, il n'en va pas de même de celle de la nef, qui, comme les deux petites facettes du pilier, monte recevoir la retombée des voûtes hautes: un tel parti représente une façon moderne et traditionnelle à la fois d'adapter le procédé du XIV^e siècle mis en œuvre au sud de la nef et qu'on aurait pu y développer à la suite de Moudon, mais là complétant un noyau circulaire

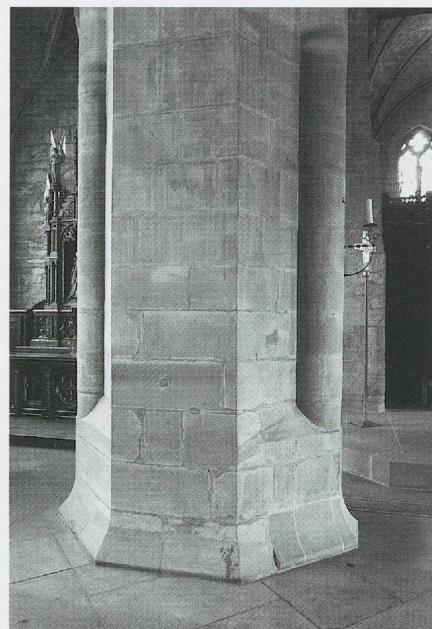


Fig. 454. Notre-Dame de Romont.
Le bas du premier pilier nord-est de la nef (photo MG 2012).

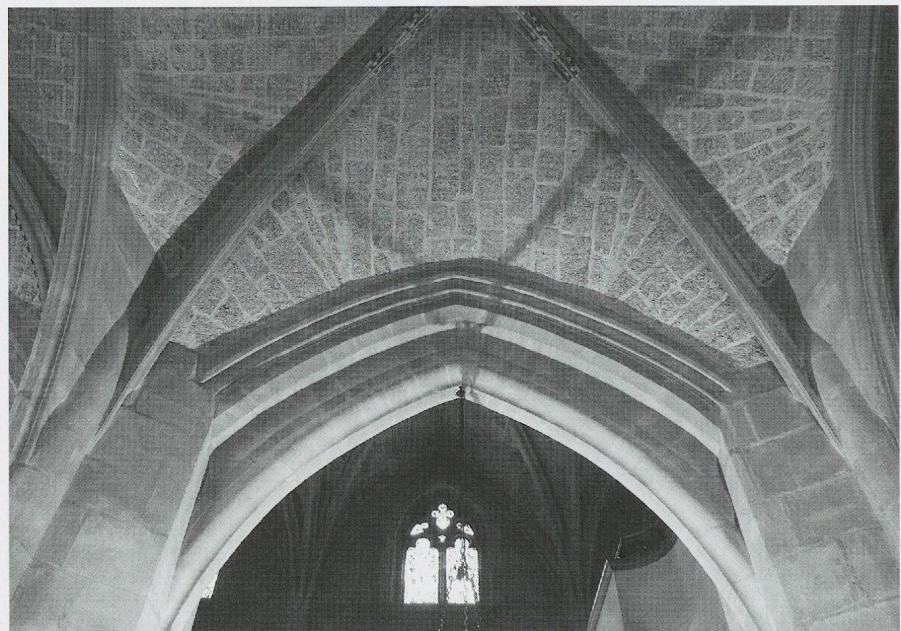


Fig. 455. Notre-Dame de Romont. L'arcade au nord de la deuxième travée, vue du côté du collatéral (photo MG, 2012).

(voir plus haut p. 254: encadré). On constate ici, après l'absence de chapiteaux au vestibule de Saint-Nicolas à Fribourg, une nouvelle étape régionale vers le profil plus complexe des piliers du Münster de Berne.

Quant aux bases à simple talus dans lesquelles s'enfoncent les colonnes engagées (fig. 454), il faut admettre qu'elles sont sans stricts correspondants régionaux. Ces bases se rapprochent de la conception des portes avec encadrement de tores sans base et en pénétration directe dans un talus que montrent déjà le portail sud de Saint-Nicolas à Fribourg, sous l'influence des pays rhénans⁷⁸, et les portails nord du Münster de Berne (1^{re} étape, 1421/1435), reprise au sud, toujours par Mathäus Ensinger⁷⁹, et, beaucoup plus tard, le portail de la chapelle Sainte-Anne à Estavayer (1488–1489: voir fig. 871)⁸⁰, où se voient aussi les tablettes en pente comme aux grandes fenêtres nord et à d'autres baies de l'église même à Romont: elles imitent en cela le type des fenêtres de Saint-Laurent d'Estavayer (clocher et chœur), qui sont, dès avant 1392, très modernes – sans base ni chapiteau ni tore et à simple talus inférieur – les bases ne s'y retrouveront qu'au début du XVI^e siècle (fig. 438).

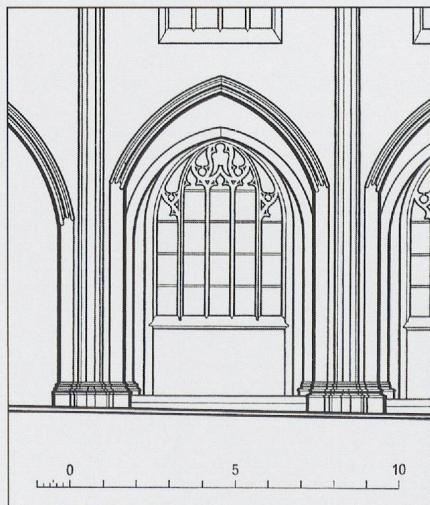


Fig. 456. Le Münster de Berne. Une arcade de la nef: détail de l'élevation publiée dans Luc Mojon, *Das Berner Münster*, 1960, fig. 95.

Les piliers septentrionaux apparaissent sans chapiteaux au niveau des arcades, où ils reçoivent des retombées d'intrados en pénétration douce, en tangente, alors que la pénétration est brutale à leur extrados du côté de la nef mais aussi à la hauteur des formerets du bas-côté, dans ce dernier cas de façons diverses (voir fig. 452). Egalement imposé par l'utilisation de forts piliers à faces obliques à Saint-Claude, ce changement des retombées est plus marqué ici (fig. 455), à tel point que l'on pourrait même voir dans la composition romontoise comme l'esquisse de l'«arcade brisée» (Knickbogen), morphologie rare et prégnante dans le chœur et la nef du Münster de Berne, mise en œuvre en tout cas dès avant le milieu du XV^e siècle par Mathäus Ensinger⁸¹ (fig. 456). Il faut pourtant rappeler qu'elle était déjà embryonnaire au grand portail sud de Saint-Nicolas de Fribourg, vers 1340, là carrément entre deux contreforts, et plus caractéristique encore, en véritables arcades, sur piles losangées à la nef de Niederhaslach (Haut-Rhin), et surtout, sur piles octogonales, au chœur de Salem (Baden-Würtemberg), au début du XIV^e siècle aussi, églises dont on vient d'ailleurs de montrer l'influence à Fribourg même⁸². A Romont, on aboutit à ce type non sans témoigner d'un certain empirisme, comme on le constate en comparant la composition de certaines des retombées du collatéral nord (fig. 457).

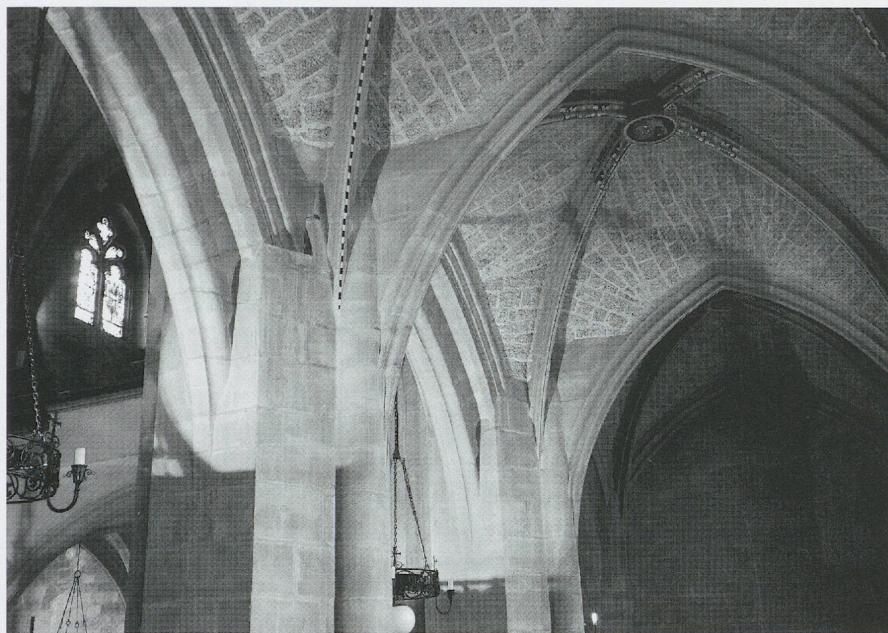


Fig. 457. Notre-Dame de Romont.
Retombées diverses des arcades et des croisées d'ogives sur le collatéral nord, dès 1425 (photo MG, 2012).

Dans le contexte romand et même genevois, plus progressiste pourtant, où les chapiteaux auront la vie dure (voir p. 9), il faut souligner la précocité ici du type sans chapiteau⁸³, mais à la suite du vestibule de Saint-Nicolas (fin XIV^e siècle, en tout cas avant 1403), et du chœur de Saint-Jean d'Erlach (vers 1390–1395), en parallèle avec l'église de Montet-Cudrefin déjà citée et avec les croisées d'ogives orientales du bas-côté sud du Münster de Berne, dues à Mathieu Ensinger (étape 1448–1452)⁸⁴. Sans parler bien sûr de l'absence de chapiteaux, très antérieure, aux piliers des églises régionales des ordres Mendians, à trois vaisseaux charpentés ou lambrissés – les plus rapprochées étant celle des Augustins de Fribourg, achevée vers 1311 ou plus tard, et celle des Dominicains de Berne, vers 1300, avec leur épigone vaudois, la paroissiale de Payerne, vers 1335⁸⁵.

Si la forme des arcades septentrionales de Romont et leur genre de retombées s'orientent vers la solution bernoise, il n'en va pas de même de leur profil, qui, lui, reprend celui, bien antérieur, du vestibule et des bas-côtés de Saint-Nicolas à Fribourg⁸⁶ – et qui, à une autre échelle, sera également grossso modo celui des nervures aussi bien du chœur que de la nef de Romont: tore

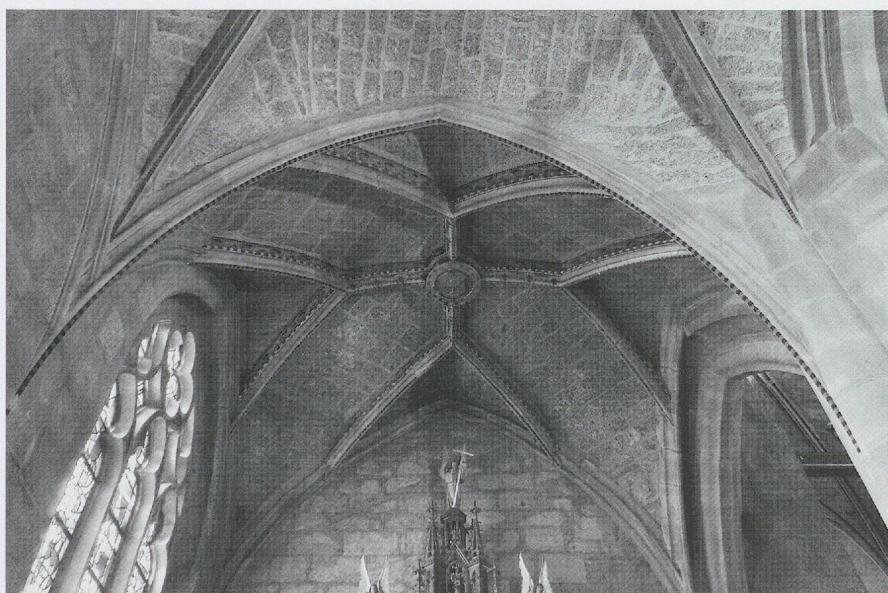


Fig. 458. Notre-Dame de Romont.
La voûte de la chapelle du Clergé, dédiée à sainte Anne et à saint Etienne (vers 1457?), touchant à l'est le clocher, avec croisement des retombées des nervures de l'avant-dernière voûte du collatéral nord (photo MG, 2012).
Sur la chapelle: voir encadré p. 259.

à méplat ou à listel dégagé par des gorges ou des cavets, eux-mêmes flanqués de petits chanfreins. Il ne serait pas étonnant que les artisans de Notre-Dame de Romont aient fréquenté le long chantier de la future collégiale et actuelle cathédrale, voire qu'ils y aient travaillé: c'était le seul grand chantier «romand» en activité autour de 1400, à côté de ceux, plus modestes, de la chapelle des Macchabées et de la paroissiale de la Madeleine à Genève.

La question se pose un peu différemment pour les rapports avec le chantier bernois que les comparaisons avec celui de Romont permettraient d'envisager ici ou là. Rappelons d'abord que si, à l'église de Montet-Cudrefin, antérieure à 1443, où se fait sentir la personnalité d'Humbert le Bâtard, son constructeur, certains détails (portes de la nef, fenêtre sud du chœur: voir pp. 240–241) s'inspirent apparemment de solutions bernoises, ce seigneur a pu jouer également un rôle dans la grande entreprise romontoise, bien qu'elle soit restée aux mains de la ville: il s'y intéresse explicitement en 1432, comme il a été dit, et va devenir finalement, en 1439, à la fois comte de Romont et patron de cette église paroissiale, où un écu à ses armes meuble l'un des chapiteaux héraldiques (voir vignette p. 235). Aurait-il pu connaître, à Berne même, Matthäus Ensinger, qui avait commencé la reconstruction du Münster en 1421? Il aurait eu en tout cas l'occasion de le rencontrer, mais probablement trop tard, sur le grand chantier de l'église Notre-Dame de Ripaille, en Chablais savoyard, ouvert de 1435 à 1438 puis interrompu, dont la direction avait été confiée à ce même Ensinger par le duc Amédée VIII auprès duquel Humbert, son demi-frère, se rendait alors régulièrement⁸⁷.

D'autre part, en Suisse romande même, Ensinger travaillait déjà comme sculpteur en 1424–1425 pour le tombeau des comtes de Neuchâtel⁸⁸ et il passait parfois à Saint-Nicolas de Fribourg, comme cela est attesté en 1433, en 1435 et encore en 1445⁸⁹: on peut penser que les premiers maîtres de Romont – certainement étrangers – n'ignoraient pas quant à eux le principal chantier régional ouvert dès 1421 à Berne, comme ils n'ignoraient pas non plus le chantier quasi permanent de Saint-Nicolas de Fribourg.

Les voûtes du collatéral nord. – En ce qui concerne les voûtes du collatéral nord, on constate qu'elles sont toutes – sauf une, sur laquelle nous allons revenir (voir fig. 458) – du modèle à simple croisée d'ogives avec formerets, mais à retombées originales côté nef, puisque celles-ci ne se font pas au niveau de celles des doubleaux, mais plus haut, entraînant même parfois un effet de «plafonnement» de la voûte par la surélévation des voûtais (fig. 457). Un autre caractère, régionalement inédit, est la façon dont ces doubleaux naissent du côté des piliers: le tas de charge s'y transforme en un petit mur-diaphragme, de dimensions variées, qui permet à leurs retombées de trouver leur bon niveau, peut-être inspirées des faux-doubleaux des voûtes sexpartites de l'abbatiale de Saint-Claude⁹⁰, procédé repris beaucoup plus tard à Cernier et à Saint-Blaise dans les pays neuchâtelois (voir fig. 657 b et 638). Au nord, les croisées retombent en sifflets dans les murs, ce qui est aussi, semble-t-il, une innovation pour nos régions, même s'ils sont exécutés sous une forme encore empirique, les ogives aboutissant, étant donné le bombement des croisées, plus haut que les autres nervures, sur leur recouplement parfois (fig. 458)⁹¹.

La modénature des nervures – tore à listel en pointe, suivi directement de chaque côté par une gorge puis, après un ressaut, par une moulure torique saillante – est manifestement étrangère aux manières locales, où alors n'apparaissent pas les tores latéraux entièrement dégagés. Ce profil pourrait s'être inspiré, en le simplifiant, de celui de la chapelle des Macchabées à la cathédrale de Genève, achevée vers 1405⁹² (voir fig. 46).

Quant aux baies septentrionales, dont les ébrasements intérieurs et extérieurs sont richement ornés de tores et de gorges, elles ont été rénovées en 1860–1861, et il n'en sera donc pas question ici⁹³.

La chapelle du Clergé de Romont

Une seule voûte du bas-côté nord détone donc, c'est celle de la *chapelle du Clergé*⁹⁴, dédiée à sainte Anne et à saint Etienne et accolée au clocher; elle est visiblement plus récente par son tracé flamboyant particulier, en forme de croix largement pattée, sans croisée d'ogives mais à liernes et faux tiercerons agrippés aux formerets et inscrits selon des parallèles aux axes diagonaux inexistants (fig. 458). Il n'est guère possible de la situer dans le cadre régional avant la première apparition de ce type de voûtes, que l'on signale dans les années 1448/1453 à la Brügglerkapelle, à l'est du bas-côté sud du Münster de Berne – adapté là à une disposition oblongue affirmée et non simplement «carrée», qui est alors la marque des maîtres Ensinger⁹⁵ (Ulm, Constance, Berne) et qu'on ne rencontre guère dans la région qu'à Saint-Benoît de Bienne (chapelle sud-ouest)⁹⁶ et, à sa suite, à la Blanche-Eglise de La Neuveville BE (chapelle médiane sud, après 1458?)⁹⁷. La date de consécration par l'évêque de Lausanne de l'autel Saint-Etienne dans la chapelle du Clergé, le 31 décembre 1457⁹⁸, pourrait donc convenir mieux à cet ouvrage et supposerait que la voûte des années 1430 avait été fortement endommagée par la ruine du clocher contigu lors de l'incendie de 1434, comme cela avait sans doute été le cas du chœur voisin (voir pp. 255 et 272). Une seule voûte «carrée» de ce type se rencontre par la suite dans toutes nos régions, celle de la chapelle de Buloz à Saint-Etienne de Moudon, mais elle date de 1522 et son tracé se complique du fait de la présence de la croisée d'ogives elle-même⁹⁹ (voir fig. 360).

Les parties hautes des murs de la nef. – Une autre difficulté apparaît également lorsqu'il s'agit de situer chronologiquement et typologiquement les chapiteaux à simples moulures de la nef. Etant donné la reprise des parties hautes méridionales également pour l'établissement futur des voûtes, la question concerne cette fois-ci aussi bien le côté sud que le côté nord¹⁰⁰ (voir pp. 498-499). Avec un profil évasé sous un bandeau suivi d'un seul tore et sous-tendu de cavets inégaux, où chaque élément est bien séparé par des rainures ou de petits chanfreins, leur type est postérieur à celui des rares chapiteaux qui s'en rapprochent au Münster de Berne (dans les chapelles nord dès 1423/1425 et à la chapelle de Diesbach au sud, avant 1450¹⁰¹). Il s'apparenterait plutôt à ceux de la chapelle sud-est de l'église de la chartreuse-forteresse savoyarde de Pierre-Châtel (Virignin, Ain) – mais alors munis d'une corbeille frappée de l'écu d'Humbert le Bâtard, chapelle modernisée sans doute vers 1434 (voir fig. 168) – ou même aux quatre chapiteaux à moulures saillantes et serrées qu'on rencontre au premier étage de la tour de Saint-Nicolas à Fribourg avant 1430¹⁰².

Du fait que ces chapiteaux arborent à l'ouest seulement, sur un écu, les insignes d'un pouvoir de haut niveau, et non de simples marques nobiliaires, comme celles qu'on voit aux clefs de voûte, leur importance est sans doute primordiale mais malheureusement non explicite; de toute façon, leur signification architecturale dépend de la date de leur implantation, qu'il n'est pas toujours possible de définir.

1. Si ces chapiteaux se placent avant l'incendie de 1434, ou plutôt peu après, au moins pour les plus anciens, portant au nord les armes de Jean de Prangins, évêque de Lausanne de 1433 à 1440¹⁰³, et celles de Fribourg¹⁰⁴, et au sud, celles d'Humbert le Bâtard, comte de Romont et patron de la paroissiale dès 1439, mort en 1443, et de Jacques de Savoie, comte de Romont, plus tardives¹⁰⁵ – et pour autant qu'ils ne soient pas rétrospectifs – ils seraient de peu antérieurs à 1440 ou postérieurs à 1460 (fig. 459–461).
2. Si ces écus sont des années 1470-1480 – ce qui paraît beaucoup moins probable – donc seulement postérieurs à la reconstruction du chœur et à son aménagement et juste avant la réalisation de sa grille et le voûtement complet de la nef, prévus en tout cas en 1478, ils pourraient constituer un écho des «nouveautés» bernoises: le

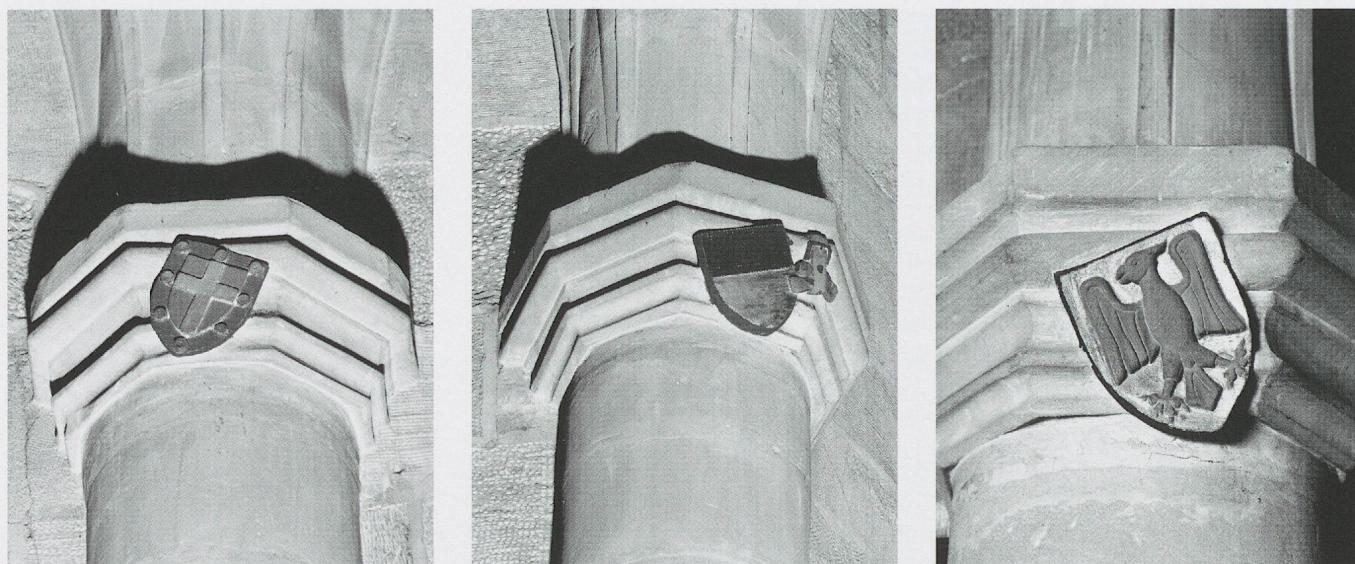


Fig. 459–461. Notre-Dame de Romont: les chapiteaux de la nef aux écus portant les armes de Jacques de Savoie, de l'Etat de Fribourg et de l'évêque Jean de Prangins (photos Yves Eigenmann, SBC Fribourg). Pour Humbert le Bâtard, voir vignette, p. 235.

Münster avait été conçu par Matthäus Ensinger sans chapiteaux dans les bas-côtés mais bien avec des groupes de chapiteaux très élaborés, comme on peut les voir encore, datant du 2^e quart du XV^e siècle, dans le sanctuaire et le mur sud du chœur¹⁰⁶. Il faut noter cependant d'une part que l'église Saint-Benoît de Bienne (1451–1470), qui subit l'influence de Berne au moins partiellement, n'en a plus¹⁰⁷, mais que, d'autre part, les chapiteaux de type analogue qu'on rencontre en Valais appartiennent, eux, à des édifices carrément archaïsants, surtout du dernier quart du XV^e siècle (cathédrale de Sion; Saint-Etienne de Loèche; église de Géronde, à Sierre)¹⁰⁸ (voir pp. 461–462).

3. Reste, pour les angles ouest, la question du *culot à main* tenant un bouquet de feuilles schématisées et de son pendant qui figure une feuille entrelacée et sa branche, iconographie unique dans cette région: ils ne s'apparentent pas, au point de vue décoratif, à la série des chapiteaux non figuratifs, mais le premier paraît plutôt correspondre à l'esprit des culots du chœur à feuilles en fer de lance (1447–1451) (voir fig. 466 et 478) et, dans ce cas, pourrait également faire partie de travaux postérieurs à l'incendie de 1434.

Hypothèse sur le «maître d'œuvre de l'église» anonyme. – L'analyse comparative que permet une meilleure approche chronologique et une lecture plus approfondie de l'œuvre romontoise conduisent à formuler l'hypothèse d'une forte influence de l'entreprise de l'abbatiale de *Saint-Claude* (Jura), alors grand centre de pèlerinage aussi bien pour le royaume de France que pour le duché de Savoie et devenue tardivement cathédrale. Effectivement, durant son long chantier se développe, à part le système d'église-halle qui ne sera pas repris en Suisse sous cette forme, une architecture monumentale offrant des piliers octogonaux, à l'origine de tout un groupe d'églises, importantes, comme, dans l'ancienne Savoie, celle de Pérouges (Ain), vers 1469 (voir fig. 1049), la crypte de Lémenc à Chambéry, après 1488¹⁰⁹ (voir p. 680), ou, dans la région de Saint-Claude même, d'églises plus modestes mais aussi à piliers polygonaux: octogonaux avec des colonnes engagées (Moirans-en-Montagne, Jura¹¹⁰), ou à piliers hexagonaux avec deux facettes montantes (Grandvaux, Jura¹¹¹), proches typologiquement de Romont, mais en plus simples¹¹² (voir fig. 453). Pour comprendre l'intérêt de cette filiation éventuelle, il faut souligner que l'emploi de piles polygonales n'est pas fréquent en France à la fin du gothique, beaucoup moins que dans les pays germaniques.

On retrouve aussi à Romont un avatar des murs-diaphragmes des fausses voûtes sexpartites de Saint-Claude (voir fig. 53), et les retombées diverses des nervures des bas-côtés, bien que dans une autre position. En ce

qui concerne les murs-diaphragmes, on connaît bien ces manières de «tas de charge» dès le XIII^e siècle; ils sont alors le plus souvent réservés à recevoir les voûtes des courtes facettes des absides, dont celles de la cathédrale de Bourges offrent l'exemple le plus spectaculaire, puisque ces murs s'y percent carrément d'une rose. Mais le seul monument qui, dans le cadre régional, a pu inspirer à ce point de vue-là aussi le maître de Romont est bien l'abbatiale de Saint-Claude (voir fig. 53).

Hugues Nant, de Saint-Claude, le maître de Romont dès 1425 (?) –

Cet apport «étranger» est tout à fait plausible chronologiquement, puisque la reconstruction complète de l'abbatiale jurassienne a été commencée vers 1384/1392. De plus, dans le contexte historique, on a déjà noté depuis longtemps, grâce aux recherches fondamentales de Pierre de Zurich¹¹³, la richesse de l'apport sociologique et architectural de la main-d'œuvre saint-claudienne dans les constructions à Fribourg, dès la fin du XIV^e siècle. Apport bien attesté de 1395 à 1439 et certainement à Saint-Nicolas aussi¹¹⁴, donc parallèlement à la progression du chantier de Saint-Claude, qui représente, avant celui de Berne (débutant en 1421), le plus grand chantier «moderne» de toute la région¹¹⁵. Relativement à l'importance de cette ville jurassienne, le nombre de ses maçons expatriés à Fribourg dès la fin du XIV^e siècle est élevé puisqu'on y trouve Jean Lottiez (1395-avant 1416), Nicolas Girard (1401-1424), Jean de Delle (1408-1424) et Guillaume de Cruce (1436)¹¹⁶. Peut-on considérer cette ville comme une pépinière de maçons ou cet apport traduit-il des pénuries temporaires de travail à Saint-Claude même?

Mais on connaît aussi les passages d'artistes (sculpteurs, orfèvres) et de maçons-architectes entre Saint-Claude et Genève, sans doute du fait que l'abbaye jurassienne était le lieu d'un grand pèlerinage international, et même le plus proche de Genève dans la France voisine.

Un autre maître confirmerait là en tout cas cet apport. Il s'agit de *Hugues Nant*, originaire de Saint-Claude (Jura), qui, en 1437-1438, achève la façade de l'un des plus gros ouvrages de la 1^{re} moitié du XV^e siècle à la cathédrale Saint-Pierre de Genève, en construisant les deux tourelles de la façade gothique (voir p. 265, fig. 462 b). Selon les dernières recherches, Hugues Nant avait travaillé entre 1421 et 1438 à l'abbatiale de Saint-Claude¹¹⁷. Il venait donc bien d'un autre grand chantier avant d'exercer son métier à Genève – celui de Saint-Claude justement, entrepris entre 1384 et 1392, sur les instances du pape «genevois» Clément VII, et qui dura une bonne partie du XV^e siècle, notamment sous la direction du maître Renaud de Beaujeu puis avec son fils Pierre, dès 1435¹¹⁸.

Le fait est qu'en 1424, au moment où la ville de Romont prend la décision de reconstruire l'église, deux maîtres y rénovent la porte de Lussy: l'un, prénommé Jaquet, doit être *Jaquet Maczon*, apparemment l'un des principaux maçons de Payerne dans le 1^{er} quart du XV^e siècle (voir p. 266), l'autre, son associé, porte le nom de Hugonet Nanc¹¹⁹. Rien n'empêche donc de formuler comme hypothèse de travail, la plus plausible, le choix d'un maître d'œuvre de Saint-Claude pour les débuts de la reconstruction de la future «collégiale» de Romont, et même de proposer le nom de Hugues Nanc, à moins qu'il ne s'agisse là que d'une extraordinaire coïncidence! Ce pourrait être sous l'influence d'Humbert le Bâtard, futur comte de Romont, dont nous savons par l'un de ses rares comptes personnels – relativement tardif, de 1433, il est vrai – qu'il fréquentait le pèlerinage de Saint-Claude¹²⁰ et donc qu'il connaissait lui-même ce chantier.

